7e ANNÉE

N° 22

# PASSIFLORA

HISTOIRE DE LA MÉDECINE
LITTÉRATURE, ARTS, ANECDOTES
VARIÉTÉS



*Édité par*
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
**G. REAUBOURG & Cie**
*Dr en Pharmacie*
115, Rue de Paris
BOULOGNE-SUR-SEINE






# LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

— SUITE —

## VI. — LA LUXURE

Dans la *Psychomachia* de Prudence, la Luxure, gracieuse et languissante, se présente montée sur un char splendide, dont l'essieu est d'or et les roues constellées de pierres précieuses. Pour combattre les Vertus, elle ne décoche pas de traits, mais lance des violettes et effeuille des roses. Devant ses gestes charmeurs les Vertus se troublent, toutes prêtes à se laisser vaincre. Mais la Sobriété armée de l'étendard de la croix, s'avance au devant de l'attelage : les chevaux se cabrent, le char est renversé, *Luxuria* roule dans la poussière. Aussitôt son cortège l'abandonne : *Petulantia* s'enfuit en jetant ses cymbales, *Amor* en abandonnant son arc. D'un coup de pierre, *Sobrietas* vient à bout de sa faible ennemie.

L'art roman pour toucher des âmes simples et rudes, avait sculpté dans la pierre des cathédrales de terribles figures de la Luxure, ou mieux de son châtiment : des femmes, vieil-

lies, dont des crapauds dévorent le sexe ou se suspendent aux seins flétris. L'art religieux du XIII^e siècle, plus sensible et plus raffiné, n'a pu se résigner à avilir la femme et ses représentations de la Luxure sont presque gracieuses. A Chartres, à Amiens, à Notre-Dame de Paris c'est une jeune femme, une courtisane, qui tient en ses mains un sceptre et un miroir. Le sceptre exprime la toute-puissance de la femme et sa royauté charnelle ; le miroir, sa coquetterie et son génie de séduction.

Saint Bonaventure écrit que le démon, dans les âmes peu croyantes, grave l'image de l'ours, et que c'est le péché de luxure. Le manuscrit du XIV^e siècle cité par le Père Cahier nous montre la Luxure chevauchant un bouc et portant sur le poing une colombe.

Bien d'autres animaux ont, dans l'art profane, servi d'attributs à la Luxure ; outre le bouc et l'ours, nous trouvons le singe, le crapaud, l'âne, le cerf, le chameau.

Mais c'est le bouc qui est le symbole par excellence : le bouc dont la lascivité est proverbiale et que certaines représentations antiques nous montrent chevauché par Vénus.

*
* *

Dans la série des « Vertus et des Vices qui leur sont opposés », d'Aldegrever, la Luxure est représentée par une jeune femme assise de côté sur un chameau au repos. Le drapeau qu'elle tient en main est orné d'un renard. L'écusson, qui porte un crapaud, est surmonté d'un coq en train de chanter.

Le chameau, suivant Horapollon, symbolisait en Egypte un homme lent à se mettre debout et à se mouvoir, parce que cet animal est le seul à plier ses cuisses pour se reposer. Est-ce dans cet esprit qu'Aldegrever a donné un chameau comme monture à sa Luxure ? Est-ce parce que le rut de cet animal dure plusieurs mois ? Question à laquelle il est difficile de répondre, attribut inaccoutumé, puisque le chameau symbolise en général la patience et la sobriété.

La présence des autres animaux s'explique plus aisément. Le renard, c'est l'emblème de la ruse, de la cautèle féminine ; le coq, c'est l'animal ardent et vigoureux en amour, aussi jaloux qu'amoureux ; le crapaud, c'est la bête immonde comme le péché de luxure est « orde et puant ».




La Luxure. — *Gravure de Aldegrever.*

Dans une suite d'estampes allégoriques gravées précédemment (1549), Aldegrever avait représenté la Luxure sous les traits d'une jeune femme pressant d'une main le lait de son sein gauche et accompagnée d'un ours.

Sur la tapisserie de Guillaume de Pannemaker (Madrid, Palais National), la figure allégorique de la Luxure, ailée et couronnée de fleurs, élève d'une main la coupe des abominations et, de l'autre, tient un miroir. Derrière son char, traîné par un dragon à sept têtes, s'ouvre l'Enfer, plein de petites



La Luxure. — *Gravure de Cock, d'après Brueghel le Vieux.*

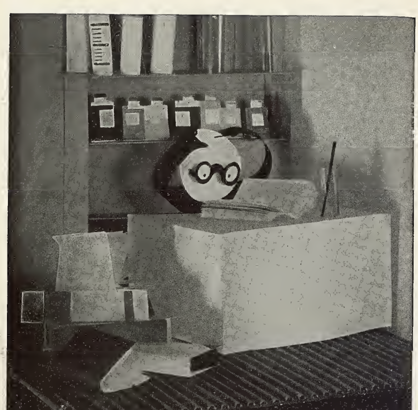
figures diaboliques. Au premier plan, on voit des couples amoureux, Lucrèce écrasée par le char, Hercule tenant sa massue, une jeune femme chevauchant un âne splendidement harnaché. Au second plan, à droite, une jeune femme à cheval retient d'une main Cupidon décochant une flèche et, de l'autre, élève une bannière sur laquelle est figuré un bouc. Au fond, on aperçoit Apollon et Daphné métamorphosée en laurier.

La *Luxure*, de Pierre Brueghel, est une jeune femme nue caressée par un démon dans le tronc creux d'un arbre. Ce motif central est entouré de certains emblèmes et de détails dont la description défie la plume et serait d'ailleurs superflue. Le personnage nu, les mains attachées derrière le dos, à cheval sur un monstre et suivi d'une foule de monstres gesticulant et gambadant, accompagnés de deux femmes nues aux mains liées également derrière le dos, rappelle le châtiment infligé au moyen âge, et encore à l'époque de Brueghel, à ceux qui se rendaient coupables d'adultère. Signalons aussi dans le fond à droite, une fontaine de Jouvence, où les vieillards vont se rajeunir et puiser de nouvelles forces pour les joutes amoureuses.



La Luxure. — *Gravure d'Henri Goltzius* (fin du XVI[e] siècle).

Dans les chapitres précédents nous avons reproduit les estampes gravées par Cock d'après les compositions de Brueghel. Pour la Luxure nous reproduisons le dessin même de





La Luxure. — *Gravure de Le Blond* (vers 1650).

Brueghel qui est conservé au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Royale de Bruxelles.

Henri Goltzius nous dépeint la Luxure sous l'aspect d'une jeune femme parée de bijoux, dont la nudité impudique se voile à demi sous une draperie flottante. Sur son poing gauche tendu, elle tient une colombe, l'oiseau consacré à Vénus. A



L'ENFER. — *Peinture de Taddéo di Bartolo* (1391)
(*Eglise de San Gimignano*).

son côté marche un bouc, l'animal qui symbolise la lascivité, le démon du sabbat qui satisfait la luxure des sorcières.

La *Luxure* de Le Blond, qui symbolise aussi le mois d'août, nous montre une jeune femme écartant de la main droite le col de son corsage garni de dentelle pour en faire jaillir son

sein. Sur ses genoux joue un singe, cependant que, parmi les épis de blé, des couples d'oiseaux se pourchassent. Au bas de l'estampe se lisent ces quatrains :

*Ce Verseur d'eau qui verse au Monde*
*Ses influences à son tour*
*N'empêche point qu'au fonds de l'onde*
*Les poissons ne bruslent d'amour*

*Son feu plus prompt que le Tonnerre*
*Et plus agissant qu'un Esclair*
*Eschauffe les corps sur la terre*
*Et poursuit les Oiseaux en l'air.*

*Il ne faut donc pas qu'on me blâme,*
*Si pour contenter mes désirs,*
*J'entretiens l'ardeur de ma flamme*
*Parmi les amoureux plaisirs.*

Nous reproduisons, pour terminer, un détail de la fresque que Taddo di Bartolo peignit en 1391 pour l'église de San Gimignano et où il représenta les supplices réservés en Enfer aux réprouvés. On y voit un démon étreignant une femme nue, tandis que d'autres diables infligent des tortures diverses à ceux qui commirent les péchés d'adultère, d'uranisme et de sodomie.

Jean AVALON.




ROWLANDSON. — *L'huile de Macassar.*

# Le Cœur, Clochette des Emotions

Le cœur est de tous les organes celui qui souffre le plus de l'hyperexcitabilité du système nerveux.

On a pu dire cette phrase, si courte et si expressive qu'elle paraît un slogan :

*Le cœur est la clochette des émotions.*

C'est qu'en effet, cette émotion se traduit physiquement par des modifications du rythme cardiaque chez un sujet qui, d'autre part, se plaint en même temps de sensations anormales, d'étreintes, de pincements, de coups sourds dans la poitrine... On comprend ainsi que les peuples primitifs aient localisé dans le cœur le siège des sentiments affectifs. Ils attribuaient à l'organe qu'ils sentaient battre douloureusement, la cause de leur émoi.

Les troubles du cœur d'origine nerveuse, troubles purement fonctionnels, indépendants de toute lésion de l'organe, se présentent aux médecins sous des aspects divers, des cœurs rapides, des cœurs douloureux.

Tantôt il s'agit d'un cœur rapide et irritable. Cette tachycardie est assez modérée, le pouls bat en général entre 90 et 120, mais c'est surtout une tachycardie variable et instable : un effort même minime, une émotion, un ennui, un bruit, un choc, une digestion pénible et le cœur s'accélère. D'autres fois même, il est impossible de déceler la cause de la modification du rythme cardiaque ; en plein repos, tout à coup le cœur augmente de fréquence !...

Pendant la crise, le malade a l'impression d'un cœur trop gros qui ébranle la paroi, des sensations de constriction au niveau de la base du cou, un malaise indéfinissable, une fatigue générale extrêmement accusée...

Puis la crise se calme et le malade fatigué peut reprendre ses occupations.

Ce cœur instable dont la grande guerre a multiplié la fréquence, est encore aujourd'hui très communément rencontré : la vie agitée qui est notre sort à tous nécessite vraiment des nerfs solides pour protéger notre moteur central, notre cœur :

« A chaque coup de frein d'auto, à chaque atterrissage d'avion, à chaque accident imminent, nos nerfs sautent et

notre cœur qui s'est arrêté soudain, a pâti et gémi, se relève et reprend son chemin de croix. » (Paul Morand.)

Dans quelques cas, le cœur est pris d'une accélération folle, le pouls devient incomptable, la tachycardie paroxystique essentielle au malade de Bouveret est qualifiée par E. May de forme tachycardique et palpitante des endosympathoses.

Certains sujets se plaignent dans la région du cœur de douleurs, ces douleurs peuvent être légères et localisées, sensation de piqûre, de pincement à la pointe du cœur, ou plus étalées, accompagnées de malaise et d'anxiété, douleurs pouvant intervenir par intermittence, ne durer qu'un instant ou être plus persistantes.

Ces douleurs invariablement sont prises, par certains anxieux, pour de l'angine de poitrine. « Ces malades, dit Lutembacher, renseignés par des lectures para-médicales, décrivent avec un grand luxe de détails les crises les plus dramatiques. »

Un fait doit frapper le médecin, ces crises ne surviennent pas à l'effort, mais à la suite de contrariétés et d'émotions. D'autre part, les irradiations douloureuses ont des trajets anormaux multiples, et le malade, pendant sa crise, au lieu de rester muet, immobile, pâle, anxieux, s'agite et crie ce qu'il ressent.

Telles sont les deux catégories principales de faux cardiaques. Nous devons y ajouter certains cas où les malades se plaignent de crises débutant par une sensation de malaise et de vague général avec un léger état vertigineux. « Bientôt (E. May) le malade se sent au bord de la syncope... Le plus souvent celle-ci ne se produit pas, mais le malade angoissé sent son corps se refroidir... le froid de la mort gagner des extrémités vers la racine des membres, des sueurs froides se produisent sur un visage d'une pâleur de cire... Au bout d'un temps plus ou moins long, la sensation syncopale s'atténue et progressivement, lentement, la crise se termine. Consécutivement persistent une grande fatigue et une asthénie psychique avec hantise d'une récidive de tels accidents dont le malade conserve un souvenir terrifiant. »

Chez tous ces malades nous retrouvons donc toujours un symptôme connu : l'anxiété ou l'angoisse.

Certains sujets subissent d'une façon malaisée les chocs, les à-coups de la vie actuelle.

De tempérament émotif, et d'une émotivité qui dépasse la mesure normale, ils réagissent d'une façon excessive avec une ampleur exagérée aux sensations extérieures, et certaines impressions qui devraient être simplement enregistrées sans participation affective, déclenchent chez eux un réflexe émotionnel d'une violence anormale et la « Clochette des émotions » tinte à la moindre secousse morale et se précipite en sonneries rapides.

Le traitement peut apporter à ces infortunés sujets, un véritable soulagement. D'abord la psychothérapie indiquera à tous ces inquiets, tous ces anxieux l'inanité de leurs craintes, l'absence de toute lésion cardiaque qu'il faudra démontrer par tous les moyens, en particulier par la radiologie, décelant un cœur absolument normal d'aspect.

La médication à utiliser doit être douce ; il faut éviter le coup de massue thérapeutique. C'est pour cela que l'opium, la digitale doivent être absolument proscrits. Il en sera de même des barbituriques dont l'action toxique et dépressive peut être très nuisible chez des sujets particulièrement sensibles.

C'est au Cratægus oxyacantha connu depuis fort longtemps comme sédatif cardiovasculaire antispasmodique, qu'on aura recours en y ajoutant les propriétés hypotensives et calmantes de la Passiflore et du Saule. Cette trilogie est réalisée par la PASSIFLORINE « qui fait merveille » dans les troubles fonctionnels des faux cardiaques sans lésion organique.

---

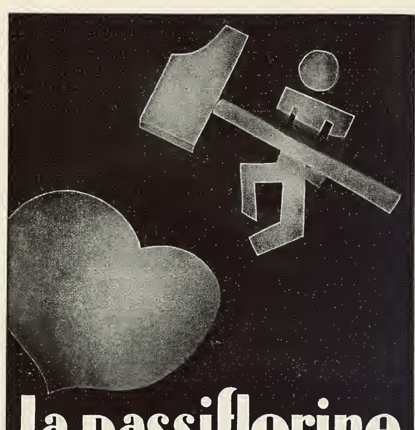
## LE SOMMEIL ET LA BELLE

Imité de La Fontaine.

*Une belle passait, allant je ne sais où,*
*Dans le charme et l'éclat de ses jeunes années.*
*Et les dieux de l'Olympe, en allongeant le cou*
*Pour la voir, se penchaient sur les nuées !*

*— Elle est belle, vraiment ! Que lui donnerons-nous ?*
*Dit tout bas Jupiter, soudain rêveur et doux.....*
*Que lui donnerons-nous puisqu'elle a tout pour plaire ?*
*— L'oubli complet du mal que sa beauté peut faire,*
*Dit l'Amour. Mais le dieu qui porte le tonnerre :*
*— Donnons-lui le sommeil :*
*Qu'elle retrouve sa beauté à son réveil...*
*C'est plus simple aux mortels qu'ils ne se l'imaginent :*
*Soufflons-lui de penser à la Passiflorine !*

André GUILLON.





*Lanciers d'Orléans sous Louis-Philippe* (1840).

# UN COLPORTEUR D'IMAGES POPULAIRES EN BRETAGNE IL Y A UN SIÈCLE

**par Roger VAULTIER.**

Un Anglais qui vint visiter la Bretagne vers 1840, A.-T. Trollope, esquire, nous a laissé de son voyage dans ce pays encore très sauvage et peu parcouru, une relation extrêmement intéressante qui fut publiée à Londres en 1840, sous la forme de deux volumes enrichis de planches dont quelques-unes sont vraiment très savoureuses. Dans un grand village, à Caulnes (Côtes-du-Nord), il rencontra à table d'hôte un colporteur qui vendait des images populaires. D'un naturel curieux, notre voyageur questionna le petit marchand et se fit montrer son stock, et cette conversation suivie d'un petit inventaire, nous permet de nous rendre compte de ce qui composait l'assortiment des représentants des imageries d'Epinal et de Strasbourg sous le règne du roi-citoyen.

Les images religieuses formaient, on doit s'en douter, une très importante partie du « stock » : des Vierges aux rudes coloris, et dont la légende était rédigée en allemand et en français ; notre insulaire nota particulièrement un portrait remarquable du Juif errant, on y voyait Jésus-Christ sur la croix, entouré des deux larrons, avec au premier plan une grande figure de l'éternel errant « en longue redingote rouge, des bottes à revers, et un chapeau à cornes. Une énorme barbe peinte en jaune brillant et un immense trousseau de cachets était suspendu à sa chaîne de montre. Il portait un long bâton à la main ».

Un autre thème favori des artisans imagiers était celui du




*Image miraculeuse de Notre-Dame sur Vire.*
(Éditée par Alphonse Picard à Caen).

Purgatoire où l'on voyait « un grand nombre de têtes et d'épaules d'hommes, de femmes et d'enfants surgissant au-dessus d'un océan de flammes rouges et jaunes » ; cette



*Le véritable portrait du Juif Errant.*
Image éditée par Burckardt à Weissenburg. (Elsass).



*Jugement universel.* (Paris. Glémarec, fabricant d'images).

image était destinée à attirer des aumônes pour le tronc des âmes du Purgatoire.

L'Anglais entama bientôt une conversation plus suivie avec



*Le Mourant prêt à paraître devant Dieu.*
(Image éditée à Metz par Dembour et Gangel).

le colporteur. Celui-ci parcourait toute la France, transportant sa marchandise dans une petite voiture élégante et couverte. Il ne dédaignait pas de faire de l'esthétique, il confia à Trollope que les « beaux-arts sont les adoucissements les plus nobles de la vie et ceux qui les répandent sont les agents les



Saint Roch. — *Protecteur des Malades.*
(Imagerie d'Épinal Pellerin et Cie).

plus puissants de la civilisation ». Cependant, ajoute le noble Anglais, il était obligé de vendre « des instruments de civilisation » susceptibles de plaire aux populations du pays où il se trouvait. Or, en Bretagne, les saintes Vierges, les papes, « les anges marchant sur une large raie jaune qui avait l'intention de représenter un rayon de soleil », des images montrant le pécheur sur son lit de mort avec le diable « apparaissant sous le bois de lit » étaient « les adoucissements de la vie » qui trouvaient le plus d'acheteurs.

Il y avait également abondance de portraits de Louis-Philippe et de sa famille, mais il y avait encore bien davantage de représentations de Napoléon dans toutes les attitudes et dans toutes les circonstances possibles. Parfois, il était figuré sur la colonne Vendôme, parfois sur un cheval qui dédaignait de se servir de ses jambes de devant, parfois assis sur un nuage noir au milieu de rayons de soleil.

Ensuite il y avait des représentations de batailles. On voyait sur la plupart de ces images une rangée de neuf ou dix géants « en uniformes bleus et avec de gigantesques moustaches », ces guerriers étaient accompagnés de canons et de cadavres qui jonchaient le sol.

Enfin, pour terminer la série des gloires présentes ou passées, le colporteur possédait un choix de portraits du « jeune Henri » et un certain nombre de sujets variés, parmi lesquels on notait « quatre dames représentant les quatre Saisons et les mêmes dames habillées comme les quatre parties du globe ».

Ainsi, d'après les quelques notes prises par un Anglais curieux et bavard, nous pouvons savoir ce que transportait un colporteur d'images populaires il y a un siècle. Nous connaissons, grâce à sir Trollope le goût des populations de la Bretagne pour ces planches aux couleurs vives qui font les délices de tant d'amateurs de nos jours et qui ont inspiré tant d'ouvrages érudits et savoureux, car l'histoire de ces modestes et naïves gravures est passionnante. Destinées aux humbles, ces images populaires étaient dessinées et coloriées par de simples artisans qui se transmettaient, de génération en génération, les modèles et les bois. En lisant ces quelques pages, nous comprenons mieux l'énorme diffusion de ces gravures que nous recherchons maintenant et qui sont pour plus d'un collectionneur des « adoucissements de la vie ».

# LES MONTAGNES RUSSES de 1816 et la GUERRE des CALICOTS

Il n'y a guère plus d'un siècle que furent érigées à Paris les premières Montagnes Russes. C'est en effet en 1816 qu'une société de spéculateurs établit dans le quartier du Roule et sous le propre nom de « Montagnes Russes », cette distraction qui devait rapidement passionner Paris, première ébauche de ce que nous voyons aujourd'hui, sous l'appellation anglicisée de « Scenic Railway » au Parc des Attractions de l'Exposition de 1937.

En cette année 1816, les Alliés occupaient Paris ; les Alliés que le peuple appelait ironiquement « nos amis les ennemis », pour stigmatiser l'enthousiasme antinational avec lequel les royalistes les avaient accueillis. En dépit de cette occupation, Paris s'amusait. Jamais peut-être les spectacles de tous genres que pouvait offrir la capitale n'eurent autant de visiteurs.

Tout de suite les Montagnes Russes virent affluer la foule. Les femmes surtout prenaient plaisir à ce jeu, d'abord parce qu'il n'était pas sans danger et que la descente rapide des wagonnets faisait courir un frisson entre les épaules et justifiait toute une cascade de cris apeurés qui attiraient l'attention. Et puis, n'était-ce pas l'occasion de montrer, dans l'envol rapide d'une jupe, une jolie jambe moulée dans un bas blanc ?

Barrière du Roule, n° 18, les Montagnes Russes étaient entourées d'un jardin coquet où l'on pouvait, pour se remettre des émotions de la descente, s'asseoir, manger des pâtisseries, boire des rafraîchissements, bavarder et même, sous l'ombre propice des tonnelles, se laisser conter fleurette et accorder quelques privautés.

Le succès de cette installation fut tel qu'il suscita des convoitises et fit naître des concurrents. Dans les mois qui suivirent, au début de 1817, les prises de brevet se succédèrent : *Promenades aériennes* (brevet de 5 ans à M. Pillet de Beaumont) ; *Promenades dédaliennes* ou machine pour faire courir quinze chars à la fois (brevet de 10 ans à M. Lesigne) ;



*La Course des Montagnes Russes à Paris.*
Estampe en couleurs publiée au début de 1817.

*Promenades suisses et Jeu de bague* (brevet de 5 ans à M. Benoiste) ; Mécanique à bascule, appelée *Promenade de Société* (brevet de 5 ans à M. Audin).

Au printemps de 1817 s'ouvraient les « Promenades aériennes ou Montagnes Françaises », près de la barrière de Neuilly, dans le Jardin Beaujon. Le Jardin Beaujon occupait l'emplacement de la coquette Chartreuse qu'avait fait construire Nicolas Beaujon.

Curieux personnage que ce Nicolas Beaujon, qui, issu d'une famille pauvre et obscure, obligé de fuir Bordeaux où ses spéculations sur les blés avaient ameuté contre lui la population affamée, vint se réfugier à Paris et y continuer sa fortune, devenant successivement banquier de la cour, conseiller d'Etat, trésorier et commandeur de l'ordre de Saint-Louis.

Sur les terrains qu'il avait achetés dans le lieu dit la Pépinière du roi, Beaujon avait fait construire une coquette habitation qu'il appelait sa « Chartreuse » ; il y réunissait un essaim de jeunes et jolies filles, qui l'adoraient, disait-il, et qu'il



*La vogue des Montagnes ou les Montagnes aériennes du jardin Beaujon.*
Estampe en couleurs publiée chez Martinet en 1817.

finissait par marier, en les dotant richement, aux commis de ses bureaux.

Sur la fin de sa vie, Beaujon fut affligé d'une fâcheuse insomnie. Son médecin, le célèbre Bouvard, le fit coucher dans une barcelonnette à sa taille que balançaient deux charmantes jeunes femmes dépouillées de tout voile... Le vieillard, dit-on, se trouva bien de cet ingénieux remède, qui fit fureur à la cour et à la ville !

En 1784, l'opulent financier fit construire à ses frais l'hospice qui porta son nom et qu'on vient de désaffecter, et légua, en mourant, plus de trois millions à diverses institutions de bienfaisance.

C'est donc dans le Jardin de Beaujon, que Pillet de Beaumont ouvrit ses ***Promenades aériennes ou Montagnes Françaises***. Une estampe publiée chez Martinet, nous les montre et en vante ainsi les charmes :

« Honneur aux artistes qui ont concouru à l'établissement de la Promenade Aérienne ; ils ont ouvert à la frivolité une arène qui a vraiment un coup d'œil monumental. Là, les voyageurs, placés dans quatre chars élégants, s'élèvent à plus



*Les Montagnes Russes ou la Passion du Jour.*
Estampe en couleurs publiée chez Noël au début de 1817.

de quatre-vingts pieds du sol avec autant de rapidité que si ces chars étaient traînés par des chevaux vigoureux lancés au grand trot, et, par un mouvement plus rapide encore, redescendent de ce point élevé, en suivant une courbe qui s'élève et s'abaisse tour à tour, jusqu'au point de départ, d'où ils peuvent encore recommencer leur singulière course, faire quinze lieues à l'heure, c'est-à-dire voyager avec autant de vélocité que l'intrépide aéronaute qui parcourt avec un ballon les espaces aériens. Quoique ce voyage soit sans nul danger, et que la perfection de mécanisme (que l'œil ne voit point) et la solidité des constructions doivent rassurer la timidité des belles, peut-être s'en trouvera-t-il quelques-unes qui n'oseront pas l'entreprendre ; mais elles ne seront pas privées pour cela du délicieux coup d'œil dont on jouit dans le pavillon élevé sur le sommet de la montagne, car un escalier doux et élégant y conduit, et l'horizon le plus riche, le plus varié, la plus belle vue de Paris, un panorama réel s'offre à la vue. Mais sans l'étendre au loin on peut la reposer agréablement sur la promenade aérienne et sur le jar-

din qui est dessiné avec goût, percé de charmants bosquets et orné de vases, de statues, de fleurs et de gazon. Dans ce séjour charmant, on a pensé à tout et prévu les désirs et les besoins des curieux qui viendront le visiter. Un superbe café dont les glaces nombreuses multiplient à l'infini la vaste galerie où il est établi, un glacier qui mérite sa réputation, un restaurateur qui soutiendra la sienne dans les salons divins de son joli local, un gaufrier qui mérite d'être visité. Enfin des cabinets, où le voyageur fatigué viendra avec sa belle se reposer de ses courses répétées et en méditer de nouvelles... La nuit viendra enfin, mais ne pourra obscurcir ce séjour enchanté, car le gaz hydrogène (1) allumé dans le fanal qui couvre le pavillon et brûlant encore de tous côtés remplacera la clarté du jour par une lumière vive et pure qui permettra aux infatigables voyageurs de faire un *Voyage perpétuel.* »

Nous ne reproduisons pas cette estampe qui n'est, après tout, qu'un habile placard de publicité, admirablement présenté et rédigé. Bien d'autres estampes parurent alors qui nous témoignent de la vogue que ce genre de distraction rencontra auprès des Parisiens. Le lecteur en verra ici reproduites quelques-unes.

∴

Les premières « Montagnes Russes » n'eurent pas que les « Promenades aériennes » du Jardin de Beaujon pour concurrencer leur vogue et distraire une partie de leur clientèle. On vit successivement s'ouvrir les « Montagnes Egyptiennes » au Jardin du Delta, les « Montagnes de Belleville », de Tivoli, le « Saut du Niagara » chez Ruggieri, les « Montagnes Suisses » à la Grande Chaumière. Ces dernières devaient faire déborder la coupe et les « Montagnes Russes » leur intentèrent un procès pour concurrence déloyale.

La Grande Chaumière existait déjà, en tant que lieu de plaisir, depuis une trentaine d'années. Vers 1787, un Anglais nommé Tinkson avait fait construire sur le boulevard Montparnasse, à l'angle du boulevard d'Enfer, aujourd'hui boule-

(1) Ce prospectus nous donne la date de l'introduction à Paris du gaz d'éclairage. Ce système d'éclairage découvert par Philippe le Bon qui prit un brevet d'invention en 1800, fut essayé en Angleterre en 1805. Ce n'est qu'en 1818 qu'il fut appliqué à Paris à l'Hôpital Saint-Louis



*La Curiosité anglaise ou le danger des Montagnes Russes.*
Estampe en couleurs publiée chez Genty en 1817.

vard Raspail, de petites cabanes couvertes de chaume où l'on buvait du vin d'Argenteuil et où l'on dansait. C'était le bal des Chaumières. Un restaurateur voisin s'associa avec Tinkson : on démolit les cabanes et l'on construisit à leur place une vaste salle qui devint la Grande Chaumière. Vint alors la Révolution. Tinkson, sujet anglais, regagna son pays, laissant son associé seul maître de l'établissement. C'est le gendre de ce dernier, un nommé Benoiste, qui, sous la Restauration, gérait la Grande Chaumière. C'est lui qui prit, au début de 1817 un brevet de cinq ans pour la construction et l'exploitation de la « Promenade Suisse et Jeu de Bague ».

***

Le procès intenté à Benoiste par les « Montagnes Russes » donna lieu à une pièce de circonstance qui fut jouée aux Variétés le 12 juillet 1818 : le *Combat des Montagnes ou la Folie Beaujon*, vaudeville en un acte, par Scribe et Dupin (1).

(1) On avait joué, également aux Variétés, le 29 octobre 1817, les *Montagnes Russes*, un acte par Brazier, Lafontenelle, Moreau et Merle.



Prenez-y Garde...

Estampe satirique en couleurs publiée en 1817 contre les commis de magasin : le Casimir français (à gauche) ; le Calicot de Paris (au centre) ; le Pékin anglais (à droite). Seul de ces trois héros, le *Calicot* a survécu ; c'était lui le principal personnage de la pièce de Scribe, *le Combat des Montagnes* qui déchaîna le tumulte et engendra ce qu'on a appelé la « Guerre des Calicots ».

C'était une sorte de revue dans laquelle les auteurs raillaient sans méchanceté toutes les nouveautés du jour et en particulier la grande vogue dont jouissaient les Montagnes Russes.

Le nom donné à l'un des personnages de ce vaudeville allait déclencher de violentes bagarres et donner à un mot usuel de notre langue un sens, moqueur et péjoratif, qu'il a conservé jusqu'à nos jours.

Dans la pièce de Scribe, toutes les montagnes de Paris, personnifiées, avec M. Titan, leur entrepreneur, venaient se disputer le prix devant le Tribunal de la Folie, juge très compétent du procès.

« Il y avait aussi Jean Leblanc, meunier de Montmartre, plaidant en faveur de l'illustre colline que surmontait son moulin; puis un petit serrurier bossu qui en voulait généralement à toutes les montagnes, dont il avait *plein le dos*. Un autre

personnage encore, c'était Lantimèche, l'ennemi des mèches, des quinquets, des réverbères, qu'il va remplacer par le gaz hydrogène, car nous trouvons dans cette revue la date de l'introduction du gaz, qui excitait l'étonnement universel, et qui suivit de près les bateaux à vapeur (le premier parut à Paris en 1816). Pottier était superbe dans ce Lantimèche, qui revenait à la fin en Apollon, en dieu du jour dans tout l'éclat de sa gloire.

» C'est parmi ces nouveautés du moment que paraissait, en compagnie de la danseuse Hortensia, un cavalier aux airs bravaches, dont le costume était ainsi décrit en tête de la scène : CALICOT, *avec des moustaches, une cravate noire, des bottes, des éperons et un œillet rouge à la boutonnière de son habit.* Le personnage était représenté par Brunet, à la fois acteur et directeur associé. Je vais citer dans cette scène ce qui causa tant de vacarme :

CALICOT. — Nous sommes venus si vite (c'est moi qui conduisais), que j'ai accroché le phaéton de ce gros colonel ; ça a manqué d'avoir des suites. J'ai vu le moment où ça allait compromettre... le vernis de ma voiture.

LA FOLIE. — Ah ! vous me rassurez, car entre militaires, cela pouvait avoir d'autres suites.

HORTENSIA. — Vous vous trompez, ma chère : monsieur n'est point militaire, et ne l'a jamais été. C'est monsieur Calicot.

CALICOT. — Marchand de nouveautés au Mont Ida.

LA FOLIE. — C'est que cette cravate noire, ces éperons et surtout ces moustaches... Excusez, monsieur, je vous prenais pour un brave.

CALICOT. — Il n'y a pas de quoi, madame.

Oui, de tous ceux que je gouverne,
C'est l'uniforme, et l'on pourrait enfin
Se croire dans une caserne
En entrant dans mon magasin.
Mais ces fiers enfants de Bellone,
Dont les moustaches vous font peur,
Ont un comptoir pour champ d'honneur,
Et pour arme une demi-aune.




*Monsieur Calicot se faisant ramasser aux Montagnes des Variétés.*
Estampe en couleurs publiée en 1817.

Hortensia. — Monsieur est un jeune négociant qui fera de très bonnes affaires. D'abord, il est très connu : on le rencontre partout, au café Anglais, au boulevard de Gand, à toutes les promenades. Il parle de musique à la Bourse, et de commerce à l'Opéra. C'est un de nos habitués. Du reste

ne manquant jamais une nouveauté, voilà pourquoi nous sommes venus vous voir (1). »

C'était là une critique sans méchanceté et une plaisanterie de bon aloi qui visait certains citoyens dont les délices consistaient à porter des moustaches, des bottes à hauts talons, des éperons, en un mot à imiter les habitudes et les allures des vétérans de la grande armée.

Pourtant, dès que cette scène fut connue dans les magasins de nouveautés, les esprits s'échauffèrent et les commis-marchands organisèrent une des plus curieuses et des plus violentes cabales que connut le théâtre moderne. Le vacarme, qui commença à la treizième répétition, se renouvelait chaque soir. Des groupes incandescents occupaient la contre-allée du boulevard Montmartre, tenaient le théâtre assiégé, et la « Guerre des Calicots » prenait les proportions d'une véritable émeute quotidienne. Les gendarmes s'en mêlèrent et procédèrent à quelques arrestations. Quatre commis-marchands passèrent en correctionnelle.

Cependant, pour apaiser les esprits, Scribe et Dupin ajoutèrent à leur pièce quelques scènes qui avaient pour titre le *Café des Variétés*. Un couplet de conciliation, qui ne laissait pas de leur décocher ce trait piquant, était adressé aux *calicots* :

*Oui, croyez-moi, déposez sans regrets*
*Ces fers bruyants, cet appareil de guerre,*
*Et des amours, sous vos pas indiscrets*
*N'effrayez plus la cohorte légère.*
*Si des beautés dont vous causez les pleurs*
*Nulle à vos traits se dérobe,*
*Contentez-vous, heureux vainqueurs,*
*De déchirer leurs tendres cœurs,*
*Et ne déchirez plus leur robe.*

Les commis-marchands, qui parlaient déjà de massacrer l'acteur Brunet qui tenait le rôle de Calicot, firent leur paix. Mais, hélas, après les attaques des auteurs dramatiques, ils eurent à subir celles des caricaturistes.

« M. Calicot, écrivait Ragueneau, dans sa *Chronique indis*

(1) Th Muret — *L'Histoire par le Théâtre.*

*crète* (Paris, 1818), a alimenté tous les burineurs de la capitale. On l'a représenté partant pour le combat, au combat, en courses, au champ d'honneur, à son expédition, à son service, sous les armes, prêtant serment, revenant du combat, éreinté, en vedette, au désespoir, perdant ses moustaches, armé en chevalier, en fureur, à la réforme, à la toilette, se faisant ramasser, au bois de Boulogne, etc., etc. MM. Naudet, Pigal, Janet, Chazal, Tardieu, Gault et d'autres encore ont profité de cette belle occasion pour acquérir ou augmenter leur réputation. On est plus surpris que charmé du nombre de ces caricatures, dont deux qui sont ornées du derrière de Mlle Perkaline se vendent mieux que les autres. »

Une des dernières estampes, publiées en septembre 1817 nous fait assister à *la Mort et l'Enterrement de M. Calicot.*

Ainsi finit cette « Guerre des Calicots », dont l'origine remonte en dernier ressort à l'apparition à Paris des Montagnes Russes.

Jean AVALON.





Toujours sur la voie des AMÉLIORATIONS TECHNIQUES

# LE LABORATOIRE RÉAUBOURG

doté d'une organisation moderne et de méthodes de fabrication moderne.

PERMET AU CORPS MÉDICAL DE PRESCRIRE DES

**PRODUITS D'UNE EFFICACITÉ CONSTANTE ET ÉPROUVÉE**

# TRAITEMENT

## de l'Hypertension Artérielle et de l'Artério-Sclérose de l'Age Critique

par les

## COMPRIMÉS

de






*Médication de régime et de base de " l'Automnose "*

Il est maintenant de notion courante que l'hypertension artérielle est le symptôme caractéristique de la « diathèse de la cinquantaine », et « on doit considérer l'hypertension artérielle comme l'élément fondamental de la pathologie de l'âge critique » (Lian et Finot).

Vers cinquante ans, l'organisme humain subit une crise, facile à remarquer chez les femmes puisque cet âge critique est marqué par la suppression des règles; plus vague chez les hommes, mais nette cependant, puisque la fatigue vient plus vite, le cœur s'essouffle, et des signes physiques indéniables : apparition de la patte d'oie, empâtement des traits, venue des rides et des cheveux blancs annoncent à l'organisme l'approche de la vieillesse. C'est « *l'Automnose* » (1) plus ou moins précoce, plus ou moins marquée, mais qui annonce la vieillesse, comme l'automne annonce l'hiver.

A cette époque réellement critique, l'organisme est exposé à trois dangers : l'un rare, le cancer, et deux fréquents : l'hypertension artérielle et la sclérose. Un très grand nombre d'hommes de cinquante ans présentent une tension artérielle élevée et concurremment avec cette hypertension s'installe souvent une sclérose, soit rénale, soit artérielle. Ces deux affections peuvent évoluer chacune pour leur compte sans avoir entre elles un rapport de causalité (Clifford Albutt). L'artério-sclérose apparaît en général en dernier lieu, et si tous les hypertendus ne deviennent pas artério-scléreux, il n'en est pas moins vrai qu'il y a des liens intimes entre ces affections et que l'hypertendu de l'âge critique devient souvent le vieillard à artères calcifiées, l'hypertension permanente conduisant à l'artério-sclérose, car les parois artérielles constamment distendues perdent leur souplesse et durcissent. Hypertension artérielle et artério-sclérose sont connexes et il est difficile de les séparer.

(1) C. Lian et A. Finot. — *L'Hypertension artérielle.* — Librairie Flammarion.

## Quelle peut être l'origine de cette hypertension de la cinquantaine ?

Sans doute une intoxication due à la déficience des sécrétions endocrines? Ne voit-on pas en effet des troubles parfois graves suivre l'ablation chirurgicale des ovaires, et l'hypertension de la ménopause est fréquente. A cette auto-intoxication peuvent s'en ajouter d'autres d'origine exogène (*Saturnisme, Alcoolisme*) et des infections chroniques anciennes (*Syphilis, Paludisme*). D'autre part, il faut savoir que l'hypersympathicotonie, si fréquente à notre époque de vie intense et de surmenage (1), s'accompagne fréquemment d'hypertension.

De nombreuses théories se discutent et nous n'avons pas la prétention de les exposer ici. Le mécanisme de l'hypertension est très complexe et la médication ne peut guère s'adresser en toute certitude à la cause qui est inconnue en général. Le traitement, pour être efficace, doit lui aussi être complexe et s'appuyer sur de solides idées directrices (2).

## Que doit donc être cette Médication ?

### Elle doit être Hypotensive

pour faire disparaître les troubles légers et gênants : *Dyspnée, Angoisse, Troubles circulatoires divers.*

### Elle doit être Diurétique

il faut dans tous les cas activer l'élimination des urines, vectrices des toxines productrices probables de l'hypertension. D'ailleurs, dans la grande majorité des hypertensions passagères ou permanentes, il y a des troubles de la sécrétion rénale souvent inaperçus (3).

### Elle doit être Toni-Cardiaque

le muscle cardiaque est forcé de fournir un travail exagéré pour vaincre l'élévation de la pression artérielle. Les hypertendus et les artério-scléreux sont des candidats à l'insuffisance ventriculaire gauche.

### Elle doit combler le déficit des Sécrétions endocriniennes

d'influence certaine chez les femmes à la ménopause et probable chez les hommes.

### et empêcher l'apparition de l'Artério-Sclérose

La saturation siliceuse de l'organisme est une médication préventive de l'apparition des lésions athéromateuses et de l'artériosclérose.

---

(1) L'hypertension qui accompagne l'hypersympathicotonie est amendée très rapidement par un traitement régulateur du sympathique, et en particulier par l'usage de la PASSIFLORINE, complexe à base de Passiflora incarnata, de Cratægus et de Saule, ne contenant aucun toxique, chimique ou végétal, et pouvant être continué sans aucun inconvénient.

(2) Voir : Laubry. — *Le traitement de l'hypertension artérielle.* — Bull. Méd. nº 49, 1924.

(3) La médication diurétique a évidemment une action déplétive.

## Pour réaliser cette médication, nous avons fait appel à trois plantes :

### GUI (Viscum album)

L'action hypotensive du gui a été mise en évidence par René GAULTIER en 1907. Cette action est plus durable que celle du nitrite de soude (LESTRAT) et le gui est plus maniable que la trinitine (BARDET). Cette action hypotensive générale est due à une action centrale exercée sur le système nerveux vaso-moteur et à une action dépressive sur les muscles striés des artères.

Le gui a également une action diurétique. Cette action a été mise en évidence par BERGÈS (Thèse de Lyon 1913) et par BONAMOUR et NAZ qui rangent le gui à côté de la scille dans la catégorie des diurétiques azoturiques favorisant l'élimination de l'urée.

Depuis le travail de R. GAULTIER, le gui a été étudié par de nombreux auteurs. LEPRINCE en 1907 a décrit un alcaloïde. TANRET deux inosites. CHEVALIER en 1908 un alcaloïde et deux saponines. Ce médicament, après avoir été prôné par beaucoup d'expérimentateurs, semble être moins apprécié. C'est que dans les expériences faites on n'a pas assez tenu compte de la provenance du gui et de la préparation de l'extrait. La composition du gui est variable suivant son origine (voir analyses de JADIN et ASTRUC), et en particulier le *gui de pommier* a une action hypotensive plus rapide, plus considérable et plus prolongée.

D'autre part, le gui contient une oxydase qui durant la dessiccation agit sur les glucosides et les saponines et atténue leurs propriétés pharmacodynamiques.

L'extrait de gui que nous employons est préparé avec du *gui de pommier* stabilisé par des vapeurs d'alcool à 105° qui assurent la destruction de l'oxydase (réaction du gaïac négative), épuisé ensuite avec de l'alcool à 70°, et évaporé à pression réduite (1).

### AUBÉPINE (Cratægus oxycantha)

Nous n'insisterons pas sur les propriétés de l'aubépine dont l'action tonicardiaque a été mise en évidence par HUCHARD. Sa propriété capitale est de tonifier le cœur, mais elle a aussi une action régulatrice très nette sur le système sympathique. Elle calme les troubles dus à l'hypersympathicotonie et à l'hypertension des neuro-arthritiques. Elle a aussi une légère action vasodilatatrice.

### PRÊLE (Equisetum arvense)

La prêle a une action diurétique très nette et très prononcée. C'est une notion très ancienne vérifiée par HUCHARD. Cette diurèse amène une décharge azotée et chlorurée et AMBARD a montré chez l'hypertendu la mauvaise élimination des chlorures. Elle contient une forte proportion de silice (90 0/0) et cette composition lui permet d'assurer une saturation de l'organisme en silice. L'action de la silice sur l'endartère est très nette : l'athérome expérimental ne se produit pas sur des souris saturées de silicate de soude (2).

---

(1) Voir en particulier : Bondouy. — *De l'oxydase du gui.* — B. S. P. 1905.
R. Gaultier. — *Résultats cliniques et expérimentaux de quelques études sur la valeur thérapeutique et physiologique du gui de chêne.* — (Soc. thérap. 27-6-06, XI, 315).
*Etud. physiolog. sur le gui.* — Arch. int. de Pharm. et de Thérap. 20 p. 96.
J. Chevalier. — *Recherches pharmacol. sur le gui.* (Soc. thérap. 11-3-08, XIII, 139, et Soc. biol., t. L-XIV, 12 janv. 1908.)
Bergès. — *Des propriétés thérap. du gui et en particulier du gui d'aubépine.* (Thèse Faculté Méd. de Lyon, déc. 1913.)
Bonnamour et Naz. — Soc. Méd. des Hôpit. de Lyon, 16 déc. 1913.
Bonnamour et Niquet. — *Les extraits et les indosés organiques du gui; leur pouvoir hypotenseur.* — B. S. P. 1918.

(2) Voir pour la bibliographie sur l'aubépine et la prêle : H. Leclerc. — *Traité de phytothérapie,* et sur l'action de la Silice, la Thèse du Dr Reneau (Lyon 1909) et l'article du Dr Gouget (P. M. 1911).

Les Comprimés de SILGUINE contiennent :

0.05 extrait sec stabilisé de gui de pommier;
0.01 extrait sec d'aubépine;
0.10 poudre de prêle;
auxquels on ajoute :
0.03 *d'extrait de glandes endocrines* qui supplée au déficit des glandes endocrines normales. La glande choisie est uniquement la glande mâle (testicule), les travaux du professeur Gley ayant démontré que l'extrait orchitique a une action marquée et plus nette même chez les femmes que les extraits ovariens.

---

Donc les Comprimés de SILGUINE (SILice - GUI - aubépINE) sont :

| | |
|---|---|
| **Hypotensifs** | (Gui de pommier-aubépine) |
| **Diurétiques** | (Gui-prêle) |
| **Toni-cardiaques** | (Aubépine) |
| **Antiathéromateux** | (Silice de la prêle) |
| **et suppléent au déficit endocrinien** | (addition de glandes endocrines) |

---

Les Comprimés de SILGUINE n'ont pas la prétention d'être le remède des grandes manifestations dramatiques de l'hypertension (angine de poitrine, asystolie, etc.) et ne veulent pas remplacer les médicaments héroïques (digitale, ouabaïne, théobromine). Mais comme chaque sujet arrivé à la cinquantaine est un candidat à la trilogie hypertension, neuro-sclérose et artério-sclérose, le SILGUINE constitue un médicament de base et de régime qui empêchera ou retardera l'apparition des symptômes graves.

Aux deux axiomes suivants empruntés à C. Lian et à A. Finot :

« *L'Hypertension est l'élément fondamental de la pathologie de l'âge critique.* »

« *N'attendez pas que la maison brûle pour prendre des mesures contre l'incendie.* »

Nous sommes portés à ajouter :

**" Aux sujets ayant atteint l'âge critique, instituez une cure d'entretien de deux à quatre comprimés de SILGUINE par jour ".**

---

**Prescrivez :**

Comprimés de SILGUINE REAUBOURG
(Une Boîte)

1 *à* 2 *comprimés avant chaque repas, pendant* 20 *jours par mois; à continuer.*

---

Ces COMPRIMES
se trouvent chez les principaux Commissionnaires en spécialités, et aux

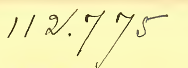
Laboratoires G. RÉAUBOURG et Cie
Docteur en Pharmacie
115, Rue de Paris, à BOULOGNE-s/-SEINE

R. C. Seine 265.702 B

NOTA. — Il va sans dire que l'usage des Comprimés de SILGUINE n'empêche pas le régime alimentaire et les recommandations hygiéniques classiques.



LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. RÉAUBOURG & Cie
115, Rue de Paris, BOULOGNE-S/SEINE




7e ANNÉE

N° 23



# PASSIFLORA

HISTOIRE DE LA MÉDECINE
LITTÉRATURE, ARTS, ANECDOTES
VARIÉTÉS



*Édité par*
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
**G. REAUBOURG & Cie**
*Dr en Pharmacie*
115, Rue de Paris
BOULOGNE-SUR-SEINE




# LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

— FIN —

## VII. — L'AVARICE

Pendant le combat qu'engage la Sobriété contre la Luxure dans la *Psychomachia* de Prudence, l'*Avarice*, toujours vigilante, ramasse de ses doigts crochus l'or et les bijoux que la *Luxure* en déroute sème sur le sable. Elle les cache dans son sein, en emplit des sacs qu'elle dissimule sous son bras gauche. La *Raison* ose l'attaquer ; mais seule, elle n'en pourrait venir à bout : la *Charité* vient à son secours, tue l'*Avarice* et distribue son or aux pauvres.

L'influence de la *Psychomachia* de Prudence a dominé l'art chrétien : au portail des cathédrales, l'Avarice est une femme qui remplit son coffre, ou qui, d'un geste énergique, en rabat le couvercle ; d'autres fois, une femme qui porte la main à son sein pour y cacher son or.

La miniature, qui orne le manuscrit du XIVe siècle décrit par le P. Cahier, représente l'Avarice par une femme chevauchant une hyène et portant un hibou.



L'Avarice. — *Gravure de Aldegrever.*

L'hyène est citée comme symbolisant « l'avare, le convoiteux » dans le *Bestiaire* de Philippe de Thaon (XII$^{e}$ siècle), ce bestiaire moralisé où l'auteur s'est attaché à découvrir la signification symbolique des animaux qu'il énumère.

Quant au hibou, c'est l'oiseau qui craint la lumière et la fuit, tel l'avare qui attend la nuit pour compter et recompter ses trésors loin des regards indiscrets.

L'*Avarice* d'Aldegrever, est une femme assise sur un loup portant une oie dans sa gueule. Le drapeau est orné d'une




L'AVARICE. — *Gravure de Cock, d'après Brueghel le Vieux* (1558).

volaille embrochée ; l'écusson porte un corbeau; il est surmonté d'un vautour. Le loup, matois, rusé, vorace, est l'image de la cruauté et de la fraude. Le vautour, à cause de sa rapacité criminelle ; le corbeau, à cause de sa couleur noire, de sa manie de voler, comme la pie, les objets brillants, sont, pour les mystagogues, les symboles du démon.

Dans sa suite des Sept Péchés Capitaux gravée par Cock, Brueghel a représenté l'*Avarice* par une jeune femme, coiffée d'un hennin, assise avec de l'argent sur ses genoux entre deux sacs pleins et un grand coffre où le diable verse des flots d'or. A ses pieds on remarque, sorti de sa boîte, le trébuchet avec lequel les changeurs pèsent les monnaies d'or, trébuchet semblable à celui dont se sert le personnage vêtu de bleu que Quentin Matsys a représenté dans cette admirable toile du Musée du Louvre, connue sous le nom : *les Peseurs d'or* ou *les Avares*. Tout au premier plan, rampe un énorme crapaud. Le crapaud est l'animal symbolique par excellence de l'*Avarice*. A quoi doit-il ce privilège ? Son caractère rampant, l'horreur invincible qu'il inspire à beaucoup de



L'AVARICE. — *Gravure d'Henri Goltzius* (fin du XVI[e] siècle).

gens, bien qu'il soit non seulement inoffensif mais même utile, l'ont fait considérer dans la tradition ecclésiastique comme la figure même du démon et du péché, au même titre que le



L'Avarice. — *Gravure de Le Blond* (vers 1650).

serpent. Nous avons dit qu'il était fréquemment représenté mordant le sein ou le sexe d'une femme dans les *Châtiments de la Luxure* des églises romanes. Pour certains archéologues même, crapaud et serpent exprimeraient les divers péchés capitaux suivant les régions du corps auxquelles ils s'attaquent. Quand ils rongent la tête, c'est l'*orgueil*; le cœur, c'est l'*envie*




L'ENFER. — *Peinture de Taddéo di Bartolo* (1391). (*Eglise de San Gimignano*).

ou la *colère* ; les mains, c'est l'*avarice* ; l'estomac, la *gourmandise* ; les seins et le sexe, la *luxure* ; les pieds, la *paresse* (1).

(1) Abbé AUBER. — *Histoire et théorie du Symbolisme religieux*, Paris, 1871, t. II.

Le crapaud symbolise encore l'*Avarice*, comme ici, pour d'autres raisons. Les vieux auteurs se sont persuadés qu'il se nourrit de la terre, où il se cache pendant l'hiver; comme il fouille sans cesse le sol, ce serait par crainte d'en manquer. L'avare, de même, fouille le sol, pour y cacher ses trésors.

Plusieurs scènes, dont quelques-unes sont pour nous incompréhensibles, contribuent à symboliser l'Avarice dans l'estampe de Brueghel. C'est d'abord un usurier dans sa boutique, un prêteur sur gages, à qui une pauvre femme apporte un plat d'étain ; masure plutôt que boutique, sur le toit de laquelle on voit un flacon contenant un poisson, allusion au proverbe flamand : « geld bij de visch » ou « argent comptant ». Le cône qui coiffe ce bocal est transpercé d'un bâton qui soutient un sac plein d'or que des arbalétriers transpercent de leurs flèches. Dans le fond, à gauche, on voit la foule se ruer à l'assaut d'une tirelire.

L'*Avarice* de Goltzius, est une vieille femme sèche, hautaine, qui marche les bras encombrés de sacs gonflés et de trésors. Autour de son cou, autour de sa taille sont suspendues, nouées à un cordon, une foule de petites bourses gonflées de monnaie. Tournant à demi la tête en arrière, elle nous manifeste, avec son désir de dissimuler ses richesses, sa terreur d'être volée. A ses pieds, rampe un crapaud énorme.

Nous retrouvons le loup de l'*Avarice* d'Aldegrever sur l'estampe de Le Blond qui symbolise en même temps le mois de juillet.

*Cette Beauté nous représente*
*Le Mois où le Lion des Cieux*
*De son haleine estincelante*
*Eschauffe les humides lieux.*

*Elle nous marque l'Avarice*
*Par les biens que nous donne alors*
*La Terre, commune nourrice*
*Des animaux et de nos corps.*

*Ce Loup par ses fausses caresses*
*Monste l'appétit desréglé*
*Et le vain esclat des Richesses*
*Dont tout le monde est aveuglé.*

Cette jeune beauté de Le Blond tient en sa main droite une bourse à goulot, dont nous retrouvons le type dans l'estampe de Goltzius et aussi dans celle de Brueghel. Cette bourse, de forme spéciale, qu'on pouvait tenir à la main aussi bien qu'accrochée à la ceinture du vêtement, remplace la simple aumônière ou l'escarcelle des siècles précédents.

La bourse est en effet le symbole par excellence de l'*Avarice*. Le mot lui-même d'*escarcelle* dérive du latin *escharcellus* que l'on trouve dans un texte latin du XI[e] siècle avec le sens d'avare. On trouve aussi, avec ce même sens d'avare ou de parcimonieux, l'ancien français *eschars*, *escars*. L'escarcelle, c'est la poche de l'*escars*, de l'avare.

L'Enfer de Taddéo di Bartolo nous montre dans la partie consacrée à l'avarice le châtiment de l'usurier dont un démon grimaçant piétine le corps pansu pour lui faire rejeter des pièces d'or, cependant qu'à côté l'avare est étranglé par deux diables tirant chacun l'extrémité d'une corde.

Jean AVALON.



# L'INSOMNIE DES ANXIEUX

De toutes les formes si nombreuses de l'insomnie, celle qui résulte de l'anxiété est certainement dans l'immense majorité des cas, des plus illégitimes. En effet, si la grande crise anxieuse et l'une de ses conséquences les plus graves, l'insomnie, sont souvent difficiles à vaincre, il n'en est pas de même des petites anxiétés et de leurs insomnies que les praticiens rencontrent journellement, et surtout, mais non exclusivement, dans leur clientèle citadine d'hommes et de femmes modernes.

L'anxiété est un trouble psychique assez peu définissable. c'est un sentiment profond, mais inexprimé, d'insécurité grave. Le malade craint perpétuellement.

L'anxiété est en réalité un phénomène mental fait en grande partie du souvenir inconscient — on pourrait dire refoulé — d'une angoisse viscérale antérieure. L'anxiété est un trouble cortical, un trouble mental par opposition à l'angoisse qui, elle, est un trouble physique d'origine bulbaire.

« Quant au mot anxiété, écrivait BRISSAUD, il s'applique « évidemment moins à la sensation physique de contraction « thoracique ou d'étouffement, qu'à l'état mental qui accom- « pagne cette sensation. Il traduit le trouble, la terreur qui « inspirent les conséquences immédiates de cette oppression : « c'est l'appréciation subite de l'asphyxie ou de la syncope, « c'est la claire vision du danger suprême. »

Il faut donc d'abord, pour que puisse naître l'anxiété, un état de déséquilibre nerveux végétatif, déséquilibre vago-sympathique ou neurotonique qui crée le spasme et l'angoisse : l'anxiété naît, mais ne devient pathologique que si elle est par la suite anormalement entretenue et réveillée par un terrain mental particulièrement émotif ou rendu tel par un surmenage intellectuel ou des émotions fortes.

On comprend comment, toutes choses égales d'ailleurs, les


la passiflorine
est le médicament de
la Femme
TRAITEMENT PHYTOTERAPIQUE
DES TROUBLES SYMPATHIQUES
ET PARASYMPATHIQUES
à la puberté
aux périodes catameniales
à la grossesse
à la menopause
chez les fausses utérines
DOSES MOYENNES : UNE A DEUX CUILLERÉES A CAFÉ PAR JOUR
AVANT CHAQUE REPAS
LABORATOIRE DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG
DOCTEUR EN PHARMACIE

villes qui sont le centre de l'agitation des affaires de la vie intellectuelle et « affective », jouissent de la plus grande proportion d'anxieux et d'insomniaques.

L'insomnie n'est qu'un des symptômes de l'anxiété, mais elle en est le *symptôme majeur* : à elle seule elle permet de mesurer la gravité ou la bénignité d'une crise, et d'en estimer les périodes d'amélioration ou d'aggravation ; mais surtout l'insomnie qui naît de l'anxiété l'aggrave encore par cela même qu'elle empêche le repos moral et le retour du sommeil.

Pour comprendre rapidement ce que l'anxiété peut faire pour gêner ou supprimer le sommeil, il est moins profitable d'examiner les diverses théories physio-pathologiques du sommeil que de se rappeler le proverbe « dormir du sommeil du juste » qui fait toucher du doigt l'état d'âme sans lequel il n'y a pas de sommeil possible. Comment dormir quand on se sait condamné ; quand on sent intimement l'imminence de la mort, l'imminence d'une catastrophe ! Comment dormir quand on attend de toute évidence une crise terminale d'oppression ou de palpitations ! Comment dormir quand le plus petit événement de la vie courante, physique ou affective provoque cette inquiétude mortelle qui est l'anxiété !

Mais aussi, comment l'anxiété pourrait-elle non pas seulement disparaître, mais encore s'atténuer, en l'absence de ce repos moral qu'est le sommeil, remplacé par des veilles interminables remplies d'inquiétudes toujours renouvelées.

Heureusement, l'insomnie des petits anxieux est rarement totale. Ce n'est, pour commencer, qu'une inaptitude à trouver le sommeil, celui-ci ne survenant que tard dans la nuit ou vers le matin. Ce sommeil, cependant, est léger, entrecoupé de réveils brusques accompagnés ou non d'angoisses ou de terreurs ; parfois, mais plus rarement, ces réveils peuvent être accompagnés d'une crise d'anxiété paroxystique : réveil brutal avec agitation indescriptible et indéfinissable pour le malade.

Dans les formes frustes de l'insomnie anxieuse, le tableau clinique est si peu dominé par l'anxiété, qu'il faut la rechercher : les malades ne se disent ni angoissés, ni anxieux, mais simplement nerveux et atteints d'agitation intérieure qui les empêche de dormir comme s'ils avaient pris du café.

Il faut bien connaître cette cause relativement fréquente d'insomnie chez l'enfant chez qui elle doit être traitée préco-

cement. Ce sont les réveils brusques, les terreurs nocturnes qui mettront sur la voie du diagnostic, et aussi l'état émotif, la nervosité affective extrême de ces enfants.

Non traitées, les crises d'insomnies des anxieux s'amendent parfois d'elles-mêmes, lentement ou avec des périodes de rechutes. Mais dans l'espace, les crises ont tendance à se répéter et à s'aggraver pour aboutir parfois à la grande anxiété, véritable névrose.

Bien traitées, des crises d'insomnies anxieuses guérissent si rapidement que nous avons pu dire, pour commencer, qu'elles étaient illégitimes.

Le traitement de l'insomnie chez les anxieux n'est autre que le traitement de l'anxiété ; il varie donc suivant la forme et la gravité de cette maladie, mais pour nous qui nous limitons aux insomnies des petits anxieux, il peut être schématisé de la façon suivante :

1° Diminuer autant que possible l'apport certain de chocs émotionnels ;

2° Supprimer les spasmes sans lesquels il ne peut y avoir ni angoisse ni anxiété.

3° Diminuer l'excitabilité et l'hyperémotivité qui font que l'anxiété devient pathologique chez certains sujets.

Pratiquement, on prescrira aux insomniaques anxieux le calme psychologique et le repos physique. On mènera au « vert » les surmenés intellectuels, hommes d'affaires, avocats, médecins, commerçants, que les préoccupations et les responsabilités de leur profession accaparent et obsèdent. On leur fera comprendre la nécessité de vacances régulières, absolues, on leur donnera une alimentation saine, légère, variée, non toxique, à heures régulières ; on les obligera à prendre un exercice quotidien modéré, au grand air de préférence.

A cette prescription hygiénique, de grande importance, mais qu'il est parfois difficile d'appliquer avec rigueur, et souvent difficile de prolonger, surtout chez les petits insomniaques, quelle médication ajouter ?

Disons tout de suite, pour n'avoir pas à y revenir, qu'elle ne doit pas être choisie à la légère avec le seul souci d'agir vite, mais bien avec celui d'obtenir le maximum d'effet avec le minimum de toxicité. C'est pourquoi dans le cas particulier des petites insomnies anxieuses, il faut délibérément laisser

de côté, les sels tels que les bromures, les produits de synthèse tels que les barbituriques et les ureïdes, les produits végétaux toxiques, belladone, jusquiame et renonculacées âcres pour n'utiliser que des médicaments atoxiques.

Il n'y a guère que la phytothérapie qui puisse fournir de tels médicaments et parmi les extraits de plantes utilisables en pareille occurence tous doivent être retenus — chacun d'eux a des indications différentes, mais qui, par bonheur, se complètent ; il ne suffit plus que de les employer synergiquement pour obtenir le résultat désiré.

Le cratægus oxyacantha, ou aubépine, est un antispasmodique trop connu pour que nous en parlions longuement — rappelons seulement qu'il est antispasmodique général et sédatif nervin (Rénon) et surtout un excellent antispasmodique et régulateur cardio-vasculaire (Leclerc, Jennings, Clément). Il est totalement dépourvu de toxicité. On voit immédiatement le rôle important qu'il joue dans le traitement d'une insomnie consécutive à une angoisse cardio-vasculaire et en particulier à la fausse angine de poitrine.

Le Saule blanc est également un antispasmodique général mais avec un effet plus marqué sur la sphère génitale. Il a, d'autre part, une action tonique sur le tube digestif (Liégeois). Au titre d'antispasmodique général, il a été employé avec succès par Rénon, dans le traitement de l'angoisse de guerre.

Si le cratægus est le médicament du spasme, le Saule blanc celui de l'angoisse, il semble qu'à son tour le Passiflora incarnata soit le médicament de l'insomnie. Cette plante, en effet, apparaît comme le régulateur spécifique des troubles neurotoniques (Leclerc). Elle présente, en outre, l'avantage de provoquer un sommeil normal sans effet secondaire de dépression nerveuse — sommeil suivi d'un réveil normal.

La *PASSIFLORINE* qui contient, par cuillerée à café :

0 gr. 50 d'extrait fluide de Passiflora incarnata,
0 gr. 25 d'extrait mou de salix Alba,
XX gouttes d'alcool de cratægus,

est donc par excellence, le médicament de l'Insomnie des petits anxieux.

---

# MUCIUS SCÆVOLA




Caïus Mucius Scævola, conduit devant Porsenna, place sa main sur un brasier ardent et la laisse se consumer sans manifester la moindre douleur. (*Gravure anonyme du XVII*[e] *siècle*).

## A travers la France gastronomique

# LA PROVENCE

La cuisine provençale est une des plus riches et des plus délicates qui soient. Certains gourmets lui donnent le pas sur toutes les autres, et Madame Léon Daudet, qui a écrit, sous le pseudonyme de « Pampille » un excellent livre de cuisine régionaliste, *Les bons plats de France*, n'hésite point à déclarer que la cuisine du pays de Mistral lui paraît être la meilleure de toutes les cuisines.

Elle offre à nos yeux des images de somptuosité. Sous son manteau doré de safran, cuite sur un feu de brindilles de pin. la bouillabaisse du pêcheur, dont la recette vient du fond des âges et remonte sans doute aux Phocéens aventureux qui fondèrent Massilia, se vêt de je ne sais quelle splendeur triomphale et me fait penser aux oripeaux d'un roi mage.

On dit couramment qu'on ne peut manger de bonne bouillabaisse qu'à Marseille, ou tout au moins en terre provençale et au bord de la mer. Rien de plus exact.

On peut manger de bonnes soupes de poissons partout, mais la bouillabaisse aux puissantes saveurs, aux tonalités si diverses et si chaudes, ne peut guère se déguster qu'en terre provençale pour la double raison que la rascasse, dont la présence est essentielle, se transporte difficilement, ainsi que le roucaou et le saint-pierre, et que la qualité de la bouillabaisse dépend de l'absolue fraîcheur du poisson. Pour composer la symphonie de saveurs qui monte comme un divin encens de ce plat magnifique, il faut qu'on y mette le plus de sortes de poissons qu'il sera possible, d'abord des poissons de roche, girelles, rascasses, petits congres, vives, fiélas, etc. ; le grondin, le merlan, le sar, le mulet, la daurade, la murène, le loup pourront s'y ajouter, avec la langouste, le homard, le crabe, la cigale de mer.

La bourride, ce miracle velouté, l'onctueuse brandade, les poulpes en daube, les moules aux épinards, la baudroie aux pommes d'amour, et ces admirables rougets qui ne sont vraiment fins, odorants et fermes qu'en Méditerranée, sont à citer parmi les spécialités ichtyologiques de la Provence.

Et les fruits de mer, dont on fait une si grande consommation à Marseille et sur toute la côte : crevettes, crabes, arai-



*Marché de Marseille.*

gnées de mer, langoustes, homards, huîtres, moules, dattes de mer, praires, clovisses ou palourdes, manches de couteau, arapèdes, buccins, oursins, ascidies, anémones de mer...

On a dit que l'ail était la truffe de la Provence, qui produit d'ailleurs aussi des truffes, et d'excellentes. L'ail est un accompagnement qui se retrouve dans tous les plats de là-bas, ou plutôt un leit-motiv.

L'ail du Midi est beaucoup moins brutal que l'ail du Nord. Il est fleuri et délicat, comme les devis des troubadours. Il est du pays des cours d'amour.

L'ail forme le fond d'une sauce célèbre en Provence, l'aïoli,

qui est une mayonnaise aillée dans la proportion de deux gousses par personne. C'est l'accompagnement obligé de la bourride, soupe de poissons sans crustacés.

L'aïoli fait également bon ménage avec la morue. les escargots, les pommes de terre, les artichauts, les haricots verts. les petits poulpes bouillis.

C'est encore l'ail qui donne sa personnalité à la rouille, en



MARSEILLE. — *Entrée du port.*

provençal, ***roujò***, sauce très énergique au piment rouge d'Espagne, pour accompagner l'aigo-sau, soupe de poissons blancs.

L'exquise huile d'olive remplace le beurre en Provence.

Si l'ail est la perle, l'olive est l'émeraude.

Pendant son séjour dans le Midi, Racine était devenu grand amateur de cuisine à l'huile : « Il n'y a rien de meilleur », écrivait-il à La Fontaine... La douceur racinienne s'allie à la noble douceur de l'olive méditerranéenne.

L'ail et l'huile se conjuguent dans les rougets à la niçoise, les aubergines à la niçoise, l'aigo-boulido (eau bouillie), simple soupe aromatisée d'ail et de laurier avec un peu d'huile, à laquelle on accorde maintes vertus thérapeutiques, dans la soupe de pois-chiches, les maquereaux à la marinade chaude,

les maquereaux aux tomates, la morue en brandade ou aux épinards, les œufs et les escargots en bouillabaisse, etc.

La tomate — ou pomme d'amour — joue un grand rôle dans l'alimentation provençale et se retrouve dans une foule de préparations.

Parmi les plats spéciaux, citons, au hasard du souvenir : les praires au gratin, les pieds paquets, tripes de mouton farcies et cuites à l'étouffée, le foie de veau aux câpres, le bifteck aux olives, le rizotto aux fruits de mer, le bœuf à l'estouffade, les sardines fraîches aux épinards, les artichauts farcis à la provençale, les champignons de pins, les olives à la picholine, le salmis de grives, la morue aux épinards, la salade de pois-chiches, les anchois roulés, les brochettes de mauviettes, le fassum grassois, qui est une manière de chou farci.

Voici trois recettes spécifiquement provençales, que nous empruntons aux meilleurs chefs du cru : la bouillabaisse, l'aïoli, la bourride.

## LA BOUILLABAISSE

Une bouillabaisse, pour être servie selon la règle usitée à Marseille, dans de parfaites conditions, demande au moins sept ou huit convives. La raison, la voici : comme on emploie à sa confection une grande variété de poissons, dits de roche, il est bon de la faire volumineuse pour y faire entrer le plus d'espèces possible.

Plusieurs de ces poissons ont un goût particulier, un parfum qui leur est propre. C'est de la combinaison de tous ces goûts différents que dépend le succès de l'opération. On peut certainement faire une bouillabaisse passable avec trois ou quatre sortes de poissons, mais on conviendra avec nous de la justesse de l'observation ci-dessus.

Revenons à l'opération. Après avoir rassemblé le poisson nécessaire, tel que langouste, rascasse, grondin ou galinette, vive, roucaou, saint-pierre, vaudreuil ou baudroie, congre ou fiélas, merlan, loup, crabes, etc..., écaillez et videz. Coupez en tronçons et mettez sur deux plats ; sur l'un, le poisson ferme, langouste, rascasse, vive, grondin, fiélas, baudroie, crabe ; sur l'autre, le poisson tendre, loup, roucaou, saint-pierre, merlan.

Mettez dans une casserole trois oignons émincés, quatre gousses d'ail écrasées, deux tomates pelées, épépinées et hachées, un brin de thym, autant de fenouil, persil, une feuille de laurier, un morceau d'écorce d'orange ; déposez dessus le



*La pêche dans le golfe de Nice.*

poisson ferme, arrosez-le d'un demi-verre d'huile, mouillez un peu plus qu'à couvert avec de l'eau bouillante ; assaisonnez avec sel, poivre et safran et faites partir le liquide en ébullition à feu très vif. La casserole doit entrer à moitié dans le fourneau, c'est-à-dire qu'elle doit être à moitié environnée de flammes. Après cinq minutes d'ébullition, ajoutez le poisson tendre, tel que loup, roucaou, etc. Continuez l'ébullition toujours vivement, encore cinq minutes, ce qui fait dix minutes depuis le commencement de l'ébullition.

Retirez alors du feu, passez le liquide sur des tranches de pain d'un centimètre et demi d'épaisseur, rangées dans un plat creux. Dressez symétriquement le poisson sur un autre plat. Saupoudrez le tout de persil haché et envoyez à table en même temps.

Observez surtout que la cuisson s'effectue vivement, c'est un des points essentiels ; par ce fait, l'amalgame de l'huile

avec le bouillon a lieu et donne un jus parfaitement lié ; autrement, l'huile se séparerait du liquide et surnagerait à la surface, ce qui serait peu appétissant.

(J.-B. REBOUL, *La Cuisinière provençale.*)



*Une Bastide en Provence.*

## AIOLI

Prenez environ deux gousses d'ail par personne, épluchez-les, déposez-les dans un mortier, réduisez-les en pâte au moyen d'un pilon, ajoutez une pincée de sel, un jaune d'œuf et versez-y l'huile à petit filet, en tournant avec le pilon. Versez l'huile très lentement, et, durant ce temps-là, ne jamais s'arrêter de tourner ; vous devez obtenir une pommade épaisse. Quand vous aurez versé la valeur de trois ou quatre cuillerées d'huile, ajoutez le jus d'un citron et une cuillerée à bouche d'eau tiède, continuez à verser de l'huile petit à petit et, quand vous trouvez la pommade de nouveau trop épaisse, ajoutez derechef quelques gouttes d'eau, sans cela, elle se fond, pour ainsi dire, l'huile se sépare du reste.

Si, malgré toutes ces précautions, cet accident vous arri-

vait, il faudrait sortir le tout du mortier, mettre au fond de celui-ci un second jaune d'œuf, quelques gouttes de jus de citron et, petit à petit, cuillerée par cuillerée, y ajouter l'aïoli manqué en tournant sans discontinuer avec le pilon. Vous devez alors l'avoir réussi. C'est ce qu'on appelle « relever l'aïoli ».

Un aïoli pour sept ou huit personnes absorbe environ un demi-litre d'huile.

(J.-B. REBOUL, *La Cuisinière provençale.*)

## LA BOURRIDE

Choisir du poisson de bouillabaisse très frais, baudroie, grondin, rascasse, loup, etc.

Faire un fumet avec les têtes, détailler ensuite le poisson en tronçons, le mettre dans une sauteuse avec ail, pommes d'amour, poireaux, oignons hachés, branche de céleri, persil, thym, feuille de laurier, pommes de terre en grosses rondelles, une pincée de safran et l'assaisonnement ordinaire.

D'autre part, faire un bon aïoli, en prélever la moitié pour manger avec le poisson et dans l'autre moitié de l'aïoli, incorporer peu à peu, en un poëlon mis à feu doux, la cuisson passée au tamis. Faire épaissir comme une crème, mais surtout ***sans bouillir***, et verser sur des tranches de pain légèrement grillées.

Servir à part, poisson et aïoli, mais simultanément. Assiettes brûlantes.

(Edmond ROYÈRE.)

Parmi les bons coins de Provence, nous ne vous indiquerons pas, naturellement, ces maisons réputées de Marseille ou de Nice que tout le monde connaît.

Voici quelques endroits moins renommés, mais où vous serez bien accueilli :

Au moulin Gazaz, à deux kilomètres d'Arles, on trouve des pâtés de gibier délicieux, faits par le patron.

Les poissons et les agnelets de l'Hostellerie de la Reine-Jeanne, aux Baux, sont à recommander.

A la Colombe d'Or, à Saint-Paul, règne un grand cordon bleu, Mme Roux.

A la Croix-de-Cavalaire, il y a une petite boîte amusante : c'est le restaurant de la Bouillabaisse, dans un joli site. Le

mari est pêcheur et sa femme fait très bien la bouillabaisse.

A l'hôtel Beaurivage, à Théoule-sur-Mer, très bon cordon bleu, la sœur même de la directrice.

Dans la vallée du Loup, à Villeneuve-Loubet, au restaurant Daumas, vous savourerez de bonnes truites et boirez d'agréables vins de pays.

Au Lavandou, je vous recommande l'hôtel d'Aiguebelle et ses spécialités provençales, et à Sanary, une toute petite boîte très simple, sur le port, le restaurant Provençal, où la cuisine est saine, délicate et pas chère.

A Toulon, il y a une grande maison : c'est Justin, rue des Marchands, 24. Le pintadon, le loup grillé, le veau aux morilles. la bouillabaisse sont de haute qualité.

Gaston DERYS,
*Membre de l'Académie des Gastronomes.*



*Bouvart, qui était professeur de médecine au Collège de France et qui avait acquis comme praticien une grande renommée, avait ordonné à la comtesse d'Esclignac de prendre un verre d'eau le matin, puis une tasse de chocolat, et un second verre d'eau.*

*Un matin sa cliente s'aperçoit qu'elle a oublié le premier verre d'eau. En hâte elle mande Bouvart.*

*« Tout peut se réparer, dit celui-ci. J'ai voulu que votre chocolat soit entre deux eaux. Prenez un lavement. »*

*Bosquillon, qui mourut en 1816, à l'âge de 72 ans, avait été, pendant de longues années médecin de l'Hôtel-Dieu. Il se distingua par quelques opinions paradoxales et par une hardiesse peu commune dans l'emploi de la saignée, dont il faisait la base du traitement de la plupart des maladies.*

*Raspail raconte qu'entrant un matin dans sa salle, il se mit à dire aux étudiants accourus à sa clinique :*

*— Que ferons-nous aujourd'hui ? Tenez, nous allons purger tout le côté gauche de la salle et saigner tout le côté droit.*



# LES ANIMAUX FABULEUX

## LA HARPIE

Aldrovandi, dans son traité *De Monstris* qui fait partie de son *Histoire Naturelle*, compilation immense en treize volumes in-folio, parue entre 1599 et 1608, donne, entre autres figures curieuses, cette image de la Harpie.

Les Harpies sont des oiseaux fabuleux dont il n'est fait mention que chez les poètes. Filles, selon la Fable, de Thaumas et d'Electre, ou encore de l'Océan et de la Terre, elles n'étaient guère autre chose à l'origine que la personnification des tempêtes et des vents orageux. Elles étaient deux : Aello et Ocypété, c'est-à-dire la tempête et la déesse au vol rapide. Plus tard, on y ajouta Céléno, qui veut dire la sombre, et qui implique sans doute l'idée de nuages épais. Divinités malfaisantes, leur mission était d'enlever les mortels et de les livrer aux puissances infernales.

Une tradition homérique veut que les coursiers d'Achille, Xanthus et Balius, soient nés de Céléno, que le vent Zéphyre surprit alors qu'elle paissait dans une prairie au bord de l'Océan.

La légende leur donne comme habitat les îles Strophades, dans la mer d'Ionie. Mais elles auraient habité primitivement la Thrace, où elles persécutèrent le roi Phinée.

D'après Apollonius de Rhodes, Phinée avait reçu d'Apollon le don de prévoir l'avenir. « Sans respect pour le maître des dieux, il découvrait hardiment aux mortels ses décrets sacrés. Zeus, irrité, le condamna à une éternelle vieillesse, priva ses yeux de la douce lumière du jour et voulut qu'il ne pût jamais se rassasier d'aucun mets. En vain, ceux qui venaient consulter ses oracles, lui en apportaient sans cesse de nouveaux : les Harpies fondant tout à coup du haut des cieux les lui arrachaient de la bouche et des mains. Quelquefois, pour prolonger ses tourments en soutenant sa misérable vie, elles lui abandonnaient de légers restes, sur lesquels elles

répandaient une odeur si infecte que personne n'aurait eu le courage, non seulement de s'en nourrir, mais même d'en supporter de loin la puanteur. »

Cependant les Argonautes Calaïs et Zethès délivrèrent Phinée et pourchassèrent les Harpies qui se réfugièrent dans les Strophades.



HARPIE.
Gravure sur bois du *De Monstris* d'Aldrovandi (1642).

C'est là qu'Enée les rencontra. Virgile a fait de cette légende un des plus beaux passages de son *Enéide*.

« Là ont fixé leur séjour la cruelle Céléno et les autres Harpies. Jamais fléau plus terrible, jamais monstres plus détestables, dus à la colère des dieux, ne s'élancèrent des ondes du Styx. Ces oiseaux ont le visage d'une vierge ; un fluide immonde s'écoule de leurs flancs ; leurs mains sont armées

de griffes et la faim pâlit sans cesse leur visage... Tout à coup, du haut des montagnes, les Harpies, d'un vol horrible, fondent sur nos tables ; elles secouent leurs ailes avec un grand bruit, enlèvent nos mets et souillent tout de leur contact immonde, et dans l'air qu'elles infectent, leur cri sinistre se fait entendre... »

*
* *

On a donné au mythe des Harpies différentes explications. Banier y voit des corsaires qui attaquèrent les Etats de Phinée et y causèrent par leurs brigandages une horrible famine.

Palèphate voulait que ce fussent des femmes de mœurs faciles et rapaces qui entouraient le pauvre Phinée, aveugle sur leurs perpétuelles déprédations.

Leclerc suppose que c'étaient des sauterelles, le nom de ces insectes dans la langue syriaque, leur vol bruyant, l'infection et la dévastation qui les accompagnent et le vent du nord qui les chasse dans la mer, rendant, à son avis, cette supposition très vraisemblable.

L'interprétation la plus acceptable pourrait être celle que propose Geoffroy Saint-Hilaire en parlant de la roussette dans son *Cours de l'Histoire Naturelle des Mammifères* : « Virgile aurait-il connu ces grandes chauves-souris ? Ce qu'il dit des ailes, des griffes et de la voracité des Harpies, leur convient de toutes manières. »

# LA MORT DE LUCRÈCE



Lucrèce, après avoir été violée par Sextus Tarquin, se poignarde en présence de son époux Collatin, de Valérius Publicola et de Junius Brutus (*Gravure d'Israël Van Meckeln.* XV^e siècle).

# UNE FACÉTIE DU XVIᴱ SIÈCLE

## LES HOMMES QUI FONT SALER LEURS FEMMES

Dans le courant du XVIe siècle, parut à Rouen une pièce facétieuse à laquelle les frères Parfait, dans leur *Histoire du théâtre français*, assignent la date de 1558. Cette farce, imprimée en caractères gothiques, leur paraît devoir être rangée au nombre de celles que les Enfants-sans-souci jouaient sur les tréteaux en certains endroits de la ville de Paris.



Gravure sur bois ornant le titre du *Discours facétieux des hommes qui font saller leurs femmes à cause qu'elles sont trop douces.* (Rouen, début du XVIe siècle).

En voici le titre exact :

*Discours facétieux des hommes qui font saller leurs femmes à cause qu'elles sont trop douces. Lequel se jouë à cinq personnages comme on peut veoir à la page suivante. A Rouen, chez Abraham Cousturier, libraire : tenant sa boutique, près la grand porte du Palais, au Sacrifice d'Abraham.*

Sur la page de titre, un petit bois gravé nous montre deux hommes jetant des poignées de sel sur une femme nue à demi-plongée dans un saloir.

Cette pièce fut réimprimée deux fois : en 1829, puis en 1830 chez Silvestre, et toujours à très petit nombre. L'édition originale est introuvable et les réimpressions sont, en raison de leur tirage limité, fort rares.

La farce se compose de 322 vers. Les cinq personnages sont : Marceau ; Jullien ; Gillette, femme de Marceau ; Françoise, femme de Jullien ; et Maistre Macé, philosophe de Bretaigne.

En voici une courte analyse :

Marceau qui a épousé une femme qu'il juge trop douce, s'en plaint à son ami Jullien qui se trouve dans le même cas. Tous deux conviennent que c'est là un grave défaut :

*Et vertu bieu*
*Si quelqu'un venoit en ce lieu*
*(Ainsi que nous voyons tous jours)*
*La supplier du jeu d'amours*
*Elle se le laisseroit faire*

dit Jullien.

Et Marceau lui donne ce conseil :

*Tout de ce pas nous en irons*
*A maistre Macé, lequel est*
*Grand philosophe ; s'il luy plaist,*
*Aigres les fera toutes deux.*

Jullien donne son assentiment et sort avec Marceau. Arrive Maître Macé qui, dans un bref monologue, explique que toute sa magie consiste à duper les naïfs qui s'adressent à lui, et que par ce moyen seul on est sûr

*D'avoir force argent amassé.*

Marceau et Jullien viennent exposer à Maître Macé leur chagrin d'avoir des femmes trop douces.

MARCEAU. — *Mais que faut-il qu'on leur applique ?*
M^e^ MACÉ. — *Il les faut saller seulement.*

JULLIEN. — *Saller ? Que dictes-vous ? Comment*
*Seroient-elles aigres par ce point ?*

Me MACÉ. — *Qui leur bailleroit sel à point*
*On les amanderoit vrayment.*
*Scavez-vous pas certainement*
*Que quand les vivres sont trop doux,*
*Soit en chair, potages ou choux,*
*Il les faut saller bravement.*

MARCEAU. — *Or çà, les scauriez-vous saller*
*Qui bon argent vous donneroit ?*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

JULLIEN. — *Maistre Macé, voilà dix francs ;*
*Sallés (suivant vostre manière)*
*La mienne devant et derrière*
*Si bien (sans luy faire douleur)*
*Qu'elle ayt un peu moins de douceur.*

Nos deux maris donnent une pistole à Maître Macé et vont chercher leurs femmes, qu'ils laissent seules avec lui. Maître Macé, après s'être bien moqué de Marceau et Jullien, demande à leurs femmes de se mettre nues pour se laisser saller. Devant leur résistance, et nanti d'un nouveau pourboire, il leur conseille de n'être plus si douces avec leurs maris et de se rendre les maîtresses de leur ménage.

Arrivent alors Marceau et Jullien :

*Voicy ta femme avec la mienne*
*qui reviennent drues et saines.*

Le charme a opéré au delà de leurs désirs, et leurs épouses les invectivent :

GILLETTE. — *Sont vos fortes fièvres quartaines,*
*Vilains et gaudisseurs infâmes :*
*Faictes-vous donc saller vos femmes*
*Pour acquérir un déshonneur ?*

FRANÇOISE. — *Malheureux ! estes-vous sans cœur ?*
*Estes-vous sans entendement*
*De nous bailler vilainement*
*Comme des tripes à saller ?*

Puis elles se mettent à battre leurs maris.

MARCEAU. — *Je suis ce coup des mal-contents ;*
*Le diable emporte le sallage.*
JULLIEN. — *Ce triacleur* (1) *à bref-langage*
*Les a gastées meschamment*

Et tous les deux courent chez Maître Macé lui demander un nouveau remède. Celui-ci leur répond :

*Les douces je scay bien saller,*
*Mais touchant de dessaller, point.*

Et Jullien de conclure :

*Nous voicy donc en piteux point ;*
*Or bien, il nous faut endurer*
*Sans aucunement murmurer.*
*Ainsi quiconque ne se contente*
*D'une femme douce et plaisante*
*Qui faict un honneste devoir*
*Mérite (comme avez peu veoir)*
*D'en avoir une fort fascheuse,*
*Mal plaisante, et mal gracieuse :*
*Et vous en veuille souvenir.*
*Adieu, jusques au revenir.*

***

On pourrait s'étonner qu'une farce qui tend à ridiculiser les benêts de maris fût restée sans réponse à une époque où tant d'auteurs se sont évertués à nous montrer que les femmes sont possédées de l'esprit du mal et que la meilleure d'entre elles n'est que diablerie et piperie.

Un recueil d'estampes de la Bibliothèque nationale, constitué par l'abbé de Marolles et acheté par Colbert en 1167 pour le Cabinet du roi, renferme une gravure sur bois rarissime, riposte à la farce que nous venons d'analyser.

Cette fois, comme l'indique le titre de l'estampe : « Les femmes sallent leurs maris, pour du doux les rendre guéris. »

Deux femmes, l'une jeune, l'autre déjà mûre, aidées en leur besogne par une veuve et une vieille, salent leurs maris enfermés dans un saloir. Une légende en vers nous fait con-

(1). Triacleur, c'est le marchand de thériaque que l'on appelait autrefois triacle ; c'est-à-dire : charlatan.




*Les femmes sallent leurs maris*
*Pour du doux les rendre guéris.*
(Estampe facétieuse du XVI[e] siècle).

naître ce que disent la Vieille, les « Dames qui sallent leurs maris », et les « Maris sallez ».

Dans l'angle supérieur gauche, le « Sot Libre », coiffé d'un bonnet de folie, sa marotte derrière le dos, tire la morale de l'histoire :

*Encor' n'est que d'estre garçon toujours*
*Pour éviter un facheux coquuage,*
*Ou pour garder des femmes les faux tours,*
*Se monstrer maistre en son chétif ménage ;*
*Car si trop doux vous estes en votre aage,*
*Incontinent la femme abusera*
*De la douceur et lors vous sallera,*
*Comme ceux cy, qui ne me veulent croire,*
*Sont tant sallez que le corps leur cuira*
*Gardez-vous donc de semblable accessoire.*

J. A.

# LE PASSICARBONE



## est un médicament actif

Observation médicale
sur un cas de
COLITE ET AÉROPHAGIE

*Madame C..., 67 ans.*

Hypertendue, 26-10 au Vaquez. Présente en outre des troubles digestifs caractérisés par des périodes de ballonnement intense de tout l'abdomen, une sensation de compression thoracique et troubles cardiaques. En outre, périodes alternées de diarrhée et de constipation avec douleurs dans la fosse illiaque droite qui a fait poser le diagnostic d'appendicite chronique. Grande nerveuse, insomnies fréquentes.

A l'examen, cœcum gros et douloureux, côlon ascendant spasmé, côlon transverse douloureux à la palpation de même que le sigmoïde qui est spasmé.

Mise au PASSICARBONE, deux à trois cuillerées à café par jour aux repas, par périodes de dix jours, suivies de dix jours de repos.

Revue deux mois plus tard environ. Présente une grosse amélioration de son état digestif. La douleur permanente qu'elle ressentait dans la fosse illiaque droite a disparu. Elle n'a eu que deux crises de flatulence pendant ses périodes de repos qui ont cédé à l'absorption du charbon.

Néanmoins a encore présenté des alternations de diarrhée qui ont cédé au PASSICARBONE et de constipation qui ont nécessité l'huile de paraffine. Amélioration en outre de l'état nerveux, en particulier meilleur sommeil et baisse de la tension qui est descendue à 22-10 au Vaquez.

---

LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
**G. RÉAUBOURG**
Docteur en Pharmacie
115, RUE DE PARIS - BOULOGNE-SUR-SEINE



LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. RÉAUBOURG & Cie
115, Rue de Paris, BOULOGNE-S/SEINE



7e ANNÉE

N° 24



# PASSIFLORA

## HISTOIRE DE LA MÉDECINE
## LITTÉRATURE, ARTS, ANECDOTES
## VARIÉTÉS



*Édité par*
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
**G. REAUBOURG & Cie**
*Dr en Pharmacie*
115, Rue de Paris
BOULOGNE-SUR-SEINE




# DIX-SEPT CENT NEUF !

**par le docteur Henry CHAUMARTIN**

---

Elle étreint toujours le cœur de ceux qui la lisent cette lettre pastorale qu'Esprit Fléchier mandait à ses ouailles, de son palais épiscopal de Nîmes, le 18 mai 1709. Chaque phrase y conserve sa sonorité tragique : « De nouvelles iniquités ont sans doute attiré une calamité nouvelle. Une disette imprévue a jeté la frayeur dans les esprits, et les tempêtes de la faim ont ému tout d'un coup les peuples. L'hiver, mes très chers frères, plus long et plus rude que de coutume a désolé les villes et les campagnes. Le Seigneur a fait souffler le triste aquilon, pour se servir des termes de l'Ecriture ; l'eau s'est glacée comme du cristal ; un froid mortel a pénétré jusque dans le sein de la terre ; la gelée a brûlé les déserts et séché tout ce qui étoit vert ou pouvoit le devenir, comme si le feu y avoit passé ; ...Les hommes même, étonnés, surtout nos pauvres, ont gémi et vous ont dit en gémissant : Seigneur, qui pourra subsister dans la rigueur de votre froid ? »

Il advint la nuit des Rois, ce terrible froid, à qui, pour trouver un émule, il fallait remonter, plus d'un siècle en avant,




Esprit Fléchier. — *Evêque de Nîmes.*

à l'an maudit 1606. C'est au point que, bientôt, sur le pavé de Paris, court une chanson :

> *N'est-ce point quelque Chamillart*
> *Qui gouverne les astres ?*

Et c'est tout dire.

Cependant, les Parisiens se terrent chez eux. La rivière de Seine s'est couverte de glace. Les rues désertes ont perdu leurs cris et leur animation. Seuls des mendiants, aux porches des églises, lugubrement, psalmodient leurs misères. Plusieurs meurent, à leur poste, la main tendue, tandis que près de leurs cadavres, vagissent des nouveau-nés, mal enveloppés de loques de hasard et que, chaque jour, recueille l'hôpital général. Dans les cheminées vastes des bonnes maisons les bûches s'amoncellent, tandis que pain et vin gèlent sur les tables. Aux caves des riches, éclatent les bouteilles et M. le conseiller Menier, dans sa parcimonie, pleure le désastre de ses bons crus. La mortalité devient effroyable : « Rien qu'à Paris, il est mort 24.000 personnes du 5 janvier à ce jour, écrit Madame, duchesse d'Orléans (du 2 février 1709, à la raugrave Amélie Elisabeth). Les acteurs chôment, faute de spectateurs dans les salles, et — abomination de la désolation — MM. les gens de chicane laissent, la mort dans l'âme, s'amonceler la matière procédurière, car MM. les conseillers — transis — « ne peuvent plus siéger dans leurs chambres. » Et les régents du collège où s'exerce aux discours latins le jeune Arouet majorent de cent francs la pension des élèves, eu égard au *pain bis* à fournir à la fringale des jeunes dents. (Lettre de Voltaire à Madame de Florian, du 1er mars 1769).

A Versailles, en cet immense palais glacial, rempli de courants d'air, il devient impossible de se réchauffer... Les courtisans tremblent de froid mais demeurent inébranlables aux antichambres. les mains gourdes et la roupie au nez. Madame, princesse Palatine, a de la peine à tenir sa plume, dont elle se sert si bien pour déchirer « cette vieille guenipe » de Maintenon, qui tout comme elle, souffle sur ses doigts et frissonne dans son fauteuil. Le Roi, imperturbable, continue ses promenades matutinales dans ses jardins, comme si rien n'était, mais prochement, il y renoncera, par pitié pour sa suite, dont pas un n'y résiste. Saint-Simon nous a dépeint, avec sa coutumière richesse de touche, les aîtres du château gelé. « L'eau de la reine de Hongrie, les élixirs les plus forts et les liqueurs les plus spiritueuses cassèrent leur bouteille. » A son dîner Louis XIV porte à sa bouche un verre où nagent des glaçons.

La calamité est générale. La correspondance des intendants et les registres des paroisses conservent de sinistres détails,

que, peu à peu exhument les érudits. Les arbres fruitiers, arbres et arbustes des jardins, légumes périssent sur toute l'étendue du royaume, et la terre détruit dans ses entrailles refroidies la semence des blés. Le bétail est décimé et les carcasses des bêtes mortes bordent partout les chemins. Et voici qu'aux portes de Paris apparaissent les loups. Le courrier d'Alençon, désarçonné, est dévoré par les fauves faméliques qui s'acharnent sur sa monture et la croquent à belles dents. Aux approches du Mans, deux des leurs attaquent un marchand égaré ? Car il ne fait pas bon courir les routes, et, hormis ces fâcheuses rencontres, la froidure ne compte plus ses victimes. Le journal de Jean Bouvat, bourgeois de Chartres, nous témoigne : « que depuis Paris jusqu'à Orléans, on dit que plus de trente hommes sont morts de froid. »

Les provinces du Midi payent, comme les autres, leur tribut. A Montpellier, dans la nuit du 10 au 11 janvier le thermomètre a vu sa liqueur descendre tout à fait dans la boule, et personne, cette nuit-là, ne dormit bien, et si les pauvres claquent des dents, couchés tout habillés dans leurs galetas, les honnêtes gens s'engourdissent tout aussi bien, sous l'amoncellement des oreillers et des édredons. La nature semble prise d'une folie de destruction. Les orangers et les oliviers sèchent jusqu'aux racines, leurs branches cassent comme bois mort. Les vieux chênes rompent leurs écorces centenaires, sous la congélation soudaine de la sève. Lauriers, grenadiers, figuiers, yeuses et jasmins dépouillent leurs rameaux et, sous le ciel bas, tendent leurs bras décharnés de cadavres. Plus. Chose jamais vue de mémoire humaine, le Rhône, le Rhône aux eaux rapides n'est plus, par endroits, qu'un froid miroir de glace « jusqu'à la hauteur de douze pieds ». L'étang de Thau, gelé de bout en bout, permet aux gens hardis de se rendre à pied sec « des bains de Balaruc et du lieu des Boufigues jusqu'à Sette ». Et le docteur Gauteron, qui nous en informe dans son beau mémoire à l'Académie des Sciences, s'extasie de cette « route inconnue à nos pères — dit-il — et qui le sera peut-être de long temps à nos neveux. »

*Le blé mort, la faim !*

Ventre creux et visage cave, le peuple de France va connaître quelques-unes de ces affres que Dante imagine dans son



Madame DE MAINTENON.

Enfer. Pas de travail dans les manufactures. La guerre qui dure depuis huit ans a ruiné le commerce. Le chômage jette à la rue les ouvriers, et les terriens ferment leurs portes aux bouches devenues inutiles. A Lyon, capitale de la soie, tous

les métiers font silence, mais de la foule montent des rumeurs : on crie : du pain. Trudaine, intendant de cette généralité, écrit : « Vous entendrez parler de ce païs-ci au mois de janvier ou de février ; la moitié du pays y périra... Je suis outré de douleur de ce que je vois tous les jours ; l'humanité, je ne dis pas le christianisme ne peuvent pas le supporter. » Madame de Maintenon confie à la princesse des Ursins : « On nous l'annonce de tous côtés (la famine), le blé enchérit tous les jours, on ne doute plus que la gelée n'ait entièrement perdu la récolte de cette année : la disette est partout. Il semble que Dieu veuille nous réduire à la dernière extrémité. »

Et, par ce que nous allons écrire, dont existent les pièces justificatives, nos lecteurs vont apprendre que la veuve Scarron ne poussait pas au noir le tableau. Dans le Nord, en la châtellenie de Bonchain, les paysans rongent la paille de leurs toits de chaume, et ce ne sera point une image forcée par le feu de l'éloquence, que lancera de la chaire de Saint-Sulpice, Massillon, quand il s'écriera : « Les hommes, créés à l'image de Dieu et rachetés par son sang broutent l'herbe comme les animaux. » C'est exactement ce qu'a décrit, dans son célèbre voyage le père Labat. Quand il s'approchait de La Rochelle, les pauvres errants sur les chemins, s'accroupissaient au bord des talus pour dévorer des herbes sauvages et mâcher des glaïeuls. Leurs gencives saignaient au contact de cette nourriture barbare qui remplissait de sanie fétide leur bouche.

L'Orléanais et le Blésois vivront des scènes d'horreur. A Romorantin, au 18 avril, deux mille pauvres sont prêts de mourir et six mille ont déjà trépassé. Nulle part, du travail. Les socs rouillent dans les hangars, et les maîtres chassent rudement leurs domestiques. Voici venir M. l'intendant de Fortia, la bouche pleine de bonnes paroles qui, malheureusement, à personne ne donneront à manger. Quotidiennement le désespoir provoque des suicides et cette mort vaut mieux que les souffrances atroces de la faim. Les malheureux se réfugient au profond des bois : la forêt d'Orléans en est pleine. De là, par troupes, les crève-misère — qu'on évalue à deux mille — s'en viennent à la ville et, férocement, sur le marché, se disputent le pain qu'on leur fait distribuer. Un ecclésiastique de Blois, venu prêcher à Onzain, prône au milieu de quatre à cinq cents squelettes car, nous dit-il, tous ces fantô-



Madame de Maintenon à l'Eglise.

mes de danse macabre « ne mangent plus que des chardons crus, des limaces, des charognes et d'autres ordures et sont plus semblables à des morts qu'à des vivants ». On craint la mort de vingt mille personnes dans cette province.

Au pays chartrain et en Vendômois le brigandage s'or-

ganise. Des bandes de croquants se postent aux abords des grands chemins. Huit d'entre eux se jettent sur une femme qui porte un pain à ses enfants et sauvagement la massacrent. Le métier ne nourrit d'ailleurs pas son homme et il faut songer à vivre frugalement. On fait comme l'on peut, on s'accommode en repas ce que l'on trouve. Pierre Clément, dans ses portraits historiques, signale « qu'il est commun dans ce pays-là de faire du pain de fougère toute seule, concassée, ou avec la septième partie de son, et du potage du gui des arbres et des orties ». A ce régime, on meurt à tas. Et les sépultures deviennent un problème. Dans des trous, à trois ou quatre, on jette les corps ramassés. Ceux qui résistent ont « des visages cousus et livides, les viandes horribles dont ils se nourrissent produisant sur leurs visages un limon qui les défigure étrangement ».

MM. les magistrats de Montargis, en Gâtinais, ont fort à faire. Deux mille affamés sur les bras et des morts à ne savoir où les enterrer. En la paroisse de Bonzy, proche Lorris, le 1er mai, une misérable, affolée de misère tue de ses mains ses deux petits enfants qui crient famine dans la chambre nue, et jouxte leurs cadavres, s'étrangle.

On les croyait périmées, ces pages où « le bourgeois de Paris » nous montrait les ventres-creux médiévaux disputant leurs nourritures résiduelles aux pourceaux de Saint-Antoine. Mais voici qu'en Berry, les chiens efflanqués luttent contre les hommes faméliques, chaque fois qu'ils découvrent quelque chose de mangeable.

Dans le Maine et dans le Perche, on ramasse les cadavres le long des haies, et la douce Touraine devient terroir de douleur. A Amboise on se jette sur un cheval écorché et on lui râcle si bien les os que plus rien de rouge n'y demeure. On trouve chez elle une fille de dix-huit ans, morte de faim après s'être mangée une main. Un enfant dévore ses doigts. A Loches et à Beaulieu, un mille n'ont pas de pain et la mortalité est telle qu'on les jette six à six dans une fosse. On n'a jamais vu désolation pareille. Il y a des lieux de 300 feux où il ne reste, vivantes, que trois personnes. A Beaumont-la-Ronce, côte à côte sur la paille agonisent le mari et la femme et celle-ci ne peut empêcher dans cette extrémité, les chiens

survenus d'assouvir leur fringale en dévorant le visage de son mari qui vient d'expirer à ses côtés.

L'histoire de la Lorraine, cette année-là fait surgir cent images dramatiques. Femmes et filles de ce pays, à qui mieux mieux, s'ingénient à dissimuler leurs grossesses, maltraitent leurs ventres et clandestinement accouchent. A la brune, leurs mains fébriles fouissent la terre pour les petits cadavres. « On ne parle que d'infanticides, dit un contemporain, et une ordonnance royale vient exiger que toutes, femmes, filles ou veuves, « lesquelles se seraient laissées séduire et rendre enceintes soient tenues de venir déclarer leur grossesse et qu'arrivant le temps de leur délivrance, elles se fassent assister de matrones dans leurs accouchements et fassent aussi appeler le principal officier de justice en présence duquel et de son greffier ensemble de la matrone et d'autres assistants, si aucuns y a, elles soient tenues de déclarer par serment dans le détroit et les douleurs de l'enfantement, celui qui aura été l'auteur de leur grossesse dont sera pareillement dressé acte sur le champ. » Avorteuses et leurs complices seront exemplairement punies et la hart sera le tribut de l'infanticide.

Et puis, pour terminer ces récits douloureux qu'on pourrait à loisir prolonger, nous emprunterons à la correspondance de la Palatine cette lamentable anecdote. En ce lugubre mois de mars 1709, une pauvresse, battant le pavé de Paris, vola dans une boulangerie un pain et fut prise sur le fait par le compagnon boulanger. Elle éclata en sanglots :

— « Si l'on savait ma misère, on ne me reprendrait pas ce pain ; j'ai trois petits enfants tout nus, sans feu ni pain, ils crient pour en avoir, je n'ai pas pu l'endurer ; voilà pourquoi je l'ai pris. »

On alla au commissaire qui, pour vérifier les dires de la misérable, l'accompagna chez elle. Et là, dans la salle sans feu, claquant des dents et pleurant, trois petits êtres loqueteux :

— Où est ton père, dit à l'aîné le commissaire ?

— Derrière la porte.

« Le commissaire voulut voir, dit Madame, ce que l'homme faisait là, derrière. De désespoir, il s'était pendu. »

(*A suivre.*) Docteur Henry CHAUMARTIN.




# LA PASSIFLORINE

EST LE MÉDICAMENT DE LA FEMME

**A LA PUBERTÉ**

**AUX PÉRIODES CATAMÉNIALES**

**A LA GROSSESSE**

**A LA MÉNOPAUSE**

**CHEZ LES FAUSSES UTÉRINES**

LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE

**G. RÉAUBOURG & C^ie^**

115, RUE DE PARIS — Docteur en Pharmacie — BOULOGNE-S/-SEINE

# La fin tragique de quelques Nains

Désespéré d'être sans travail, le nain Delphin vient de s'asphyxier au gaz d'éclairage dans la petite chambre qu'il occupait à Montmartre.

Je l'avais vu pour la première fois, comme je venais d'arriver à Paris, au cabaret des Noctambules. Il y faisait un tour de chant et interprétait avec talent les petites revues écrites par les chansonniers en vogue. J'eus, peu de temps avant la guerre, l'occasion de le mieux connaître, par l'intermédiaire de deux bons amis, Yon-Lug et Marcel Legay, tous deux disparus depuis plusieurs années.

Ce pénible suicide me remet en mémoire la fin tragique de quelques autres petits personnages qui eurent, à leur époque, leur heure de célébrité. Cette célébrité ils ne la devaient pas, comme Delphin, à leur talent, mais exclusivement à leur petite taille et à la publicité que faisaient, en les exhibant dans les villes d'Europe, des « montreurs » avides d'argent et souvent prodigues de brutalités.

Le premier dont je veux parler est Hans Worrenberg, ou Wormberg, comme on l'écrit parfois. Il était né à Harlousen, en Suisse, vers 1650. On l'exhibait à Londres où il paraît avoir eu un grand succès, ainsi qu'en témoignent les nombreuses gravures qui le représentent. Une affiche, portant en tête le chiffre du roi Jacques II et les armes royales, annonçait son arrivée en ces termes :

« Ceci est pour donner avis aux personnes de qualité et autres qu'il est dernièrement arrivé dans cette fameuse cité de Londres la Rareté de l'Univers, c'est-à-dire un homme de la plus petite stature qui ait jamais été vu de mémoire d'homme, ayant seulement deux pieds sept pouces et trente-sept ans d'âge ; il possède une longue barbe et chante bien. Il a été vu par le Roi et toute la cour à Whitehall. Il est né en Suisse. Il parle un très bon allemand. Il est de si belles proportions dans sa petitesse que tous ceux qui le voient l'admirent. Ce personnage est visible à la Touffe de Plumes, près du Roi à cheval, dans Stock Marcket, à toutes les heures du



SCHENCK. — Le nain Hans WORRENBERG.

jour. Si quelqu'un ou quelques personnes de qualité avaient le désir de le voir dans leurs maisons ou leur logis, il est tout disposé à se rendre à leur invitation pourvu qu'on le prévienne un peu à l'avance (1). »

(1) D'après GARNIER : *Les Nains et les Géants.* — Garnier reproduit une gravure représentant Worrenberg à côté de son impresario. Il décrit plusieurs portraits de ce nain, mais n'a pas connu celui qui fut gravé par Schenck et que nous donnons ici.

Pour échapper aux regards des curieux, Worrenberg voyageait dans une sorte de petite armoire, nettement figurée à l'arrière-plan de la gravure que nous reproduisons. Or, un jour qu'on le transportait du quai sur un bateau où il devait s'embarquer, la planche qui servait de passerelle se rompit, et l'homme qui le portait tomba à l'eau avec son fardeau. Le pauvre Worrenberg, enfermé dans sa boîte, fut noyé.

La fin d'Owen Farrel, pour être moins tragique, n'en fut pas moins lamentable. C'était un irlandais d'assez basse origine, haut de trois pieds neuf pouces seulement, mais doué d'une force herculéenne. Il termina ses jours en mendiant son pain dans les rues de Londres. Quelque temps avant sa mort, qui survint en 1742, il avait vendu son corps, moyennant une rente qui lui était comptée chaque semaine, à un chirurgien nommé Omrod. Celui-ci monta avec soin son squelette, qui fit plus tard partie des collections du célèbre chirurgien William Hunter.

Un sort analogue échut à John Grimes, qui mourut à Londres en 1736, âgé de cinquante-sept ans. Comme Owen Farrel il avait dû une partie de son succès à sa force. Comme lui, il vendit son corps à un médecin moyennant la modique redevance de six pences par semaine. Mais son squelette n'entra pas dans une collection anatomique : il échoua dans une taverne du Strand où on l'exhiba longtemps.

Plus lamentable est l'histoire de la naine sicilienne Caroline Crachami. Son père, musicien à Palerme, n'avait consenti à la laisser montrer en public que sur les instances d'un barnum nommé Gilligan, qui avait habilement fait miroiter à ses yeux les succès d'argent qu'obtenait ce genre d'exhibition en Angleterre. La petite Caroline fit les délices des habitants de Liverpool, de Birmingham, d'Oxford et enfin de Londres. C'est dans cette ville qu'elle mourut, de tuberculose, à peine âgée de dix ans. Dénué de tout scrupule, l'impresario tenta de vendre son corps à un riche amateur pour la somme de cent guinées, assurant qu'il avait plein pouvoir d'en disposer à son gré. Le marché n'ayant pas été conclu, il fit des offres au Royal College des chirurgiens qui paya le prix demandé. Cependant le malheureux père, averti de la mort de sa fille, accourut en toute hâte réclamer son corps. Lorsqu'il parvint, après de multiples démarches, à en retrouver la trace, le petit



CHARLES-EMMANUEL I^er^, duc de Savoie
avec son nain de cour Jacopo ARGENTI.

*(Musée de Turin.)*

cadavre était à demi disséqué. Fou de douleur il se précipita sur les restes de son enfant, et ce ne fut qu'avec peine qu'on put l'arracher à ce triste lieu. Une somme importante lui permit de regagner Palerme avec sa famille. Quant au petit squelette, haut de 80 centimètres à peine, il entra dans les collections du Royal College des chirurgiens. On l'y voyait encore il y a quelques années, entouré des moulages des pieds et des mains de la pauvre petite sicilienne et de quelques menus objets de toilette qu'elle avait possédés.

# LES ANXIEUX DU CŒUR

Abel Hermant (*Le Cœur et la Littérature*) trouve curieux que les primitifs, chez qui la notion d'une différence entre les phénomènes moraux et les physiques est rigoureuse et ingénue, aient eu en même temps l'instinct de loger quelque part dans le corps, de localiser, tout ce que justement ils ne considéraient pas comme corporel.

Cette apparente inconséquence trouve facilement son explication pour le cœur. Lorsque, dit cet auteur, sous l'empire d'une émotion, ils le sentaient se dilater, ou se contracter, ou battre plus vite... ne pouvaient-ils pas se croire fondés à dire qu'ils étaient émus à la place même où se portait machinalement leur main pour comprimer les battements de leur poitrine ou pour en modérer les palpitations ?

C'est ainsi que l'on est admis à comprendre que le cœur plus que tous les autres organes ressent les effets de l'hypersensibilité nerveuse et en souffre rapidement. « Le cœur, dit Ch. FIESSINGER, est la clochette de l'émotion. Elle teinte à la moindre secousse morale, se précipite en sonneries rapides, s'arrête dans des silences impressionnants et reprend progressivement sa course sur le rythme normal. »

Ces troubles nerveux du cœur sont d'une fréquence extrême. Il s'agit de troubles indépendants de toute lésion organique, troubles fonctionnels de l'innervation du cœur, qui ne causent aucun déréglement de la circulation générale, aucune modification du volume du cœur et qui se traduisent par des

sensations subjectives anormales et des altérations des mouvements du cœur.

On peut être en présence d'un cœur instable. L'instabilité cardiaque est caractérisée par la variation du rythme cardiaque à tout instant et à tout propos : tantôt le cœur est normal, régulier, tantôt, et ceci sous une influence minime (émotion, ennuis) le cœur s'accélère, le rythme rapide s'accompagne de faux pas, de palpitations douloureuses. Le malade inquiet, angoissé, se sent atteint d'une fatigue subite... Puis rapidement le cœur se calme et le malade peut reprendre ses occupations.

Chez d'autres sujets, on peut constater une tachycardie permanente pouvant durer un très long laps de temps, puis elle se calme et tout rentre dans l'ordre.

Ces accès de tachycardie peuvent être extrêmement accusés : la tachycardie paroxystique essentielle ou maladie de Bouveret, n'est pas autre chose qu'une maladie du cœur.

Certains sujets se plaignent de véritables douleurs cardiaques... douleurs qui peuvent être localisées à la région de la pointe et comparées à un pincement, à une piqûre, à une brûlure, ou bien être plus diffuses. Ces douleurs peuvent être intermittentes, ou plus durables, assez tenaces.

Certains sujets anxieux, renseignés par des lectures paramédicales, dit Lutembacher, redoutent l'angine de poitrine et décrivent avec un grand luxe de détails les crises les plus dramatiques. Elles ne surviennent pas à l'effort, mais à la suite de contrariétés, d'émotions. Les irradiations douloureuses ont des trajets multiples et fantaisistes. Pendant la crise, le malade au lieu de s'immobiliser, s'agite habituellement.

Paul Morand raconte plaisamment dans « le cœur moteur » qu'il avait été véritablement vers l'âge de trente ans, un faux cardiaque.

Effrayé, dit-il, par de violents troubles vaso-moteurs que je pris pour une maladie grave, je me lançai dans une cure de lait et les visites aux médecins...

...Le Professeur Vaquez qu'il consultait le reçut avec son habituelle impassibilité et attentif, écouta sans dire un mot, le long exposé des symptômes accusés, puis ayant ausculté soigneusement :

— Et sans doute vous ressentez des douleurs dans le bras droit ?

# COMPRIMÉS
DE
# NÉO-PASSIFLORINE

## Médication symptomatique et curative des états vago-sympathiques

Dans le traitement des états vago-sympathiques, il a été surtout fait usage de médicaments symptomatiques, qui amènent la sédation des troubles gênants, mais dont l'usage doit être continué si ces troubles sont sous la dépendance de causes persistantes.

La constitution émotive que l'on retrouve à la base d'un grand nombre d'états anxieux et d'angoisses ne rend pas toujours compte entièrement de la pathogénie de ces états.

Les nombreuses recherches qui ont été faites à ce sujet après avoir mis en évidence, à côté du facteur constitutionnel les troubles endocriniens neuro-végétatifs, et les épines irritatives (intoxication et autointoxication) chez les petits nerveux, ont aussi montré l'importance des troubles humoraux.

L'apparition fréquente des petits états anxieux plus ou moins transitoires au moment des transformations de l'organisme : croissance, puberté, grossesse, allaitement, ménopause, plaide **a priori** en faveur de cette conception étiologique.

Parmi les troubles humoraux les plus fréquemment observés est sans conteste celui du métabolisme du calcium. La constatation des symptômes de spasmophilie au cours d'états neurotoniques, la fréquence du signe de Chvostesk et de l'hyperexcitabilité mécanique des nerfs le démontrent. D'autre part, sont d'observation-

## GROUPE B Des peptones polyvalentes, de l'hyposulfite de magnésium

L'importance du terrain sur lequel se développent les manifestations neuro-toniques est souvent mis en évidence chez des sujets où la « constitution émotive » n'existe pas. Des troubles vago-sympathiques plus ou moins tardifs se développent chez des auto-intoxiqués, des neuro-arthritiques, chez lesquels on trouve une fonction hépatique déficiente, une dyspepsie gastro-intestinale, troubles souvent méconnus que peuvent créer des réactogènes alimentaires nombreux : viandes, poissons, œufs, lait, légumes, chocolat, pain, céréales, etc... L'état des sécrétions hépatiques (sécrétions biliaires et protéopeptiques) expliquent les accidents d'intolérance alternant avec des périodes de tolérance.

C'est en se basant sur ces considérations que nous avons ajouté aux **comprimés de Néo-Passiflorine :**

● 1° Des peptones polyvalentes dont l'ingestion préprandiale permet de pratiquer une médication désensibilisante non spécifique. Cette méthode s'est depuis longtemps révélée capable d'atténuer, puis de supprimer le choc hémoclasique digestif dû à l'action des Albumines hétérogènes alimentaires. On cherche par cette méthode à modifier le caractère du terrain et l'état humoral.

La peptone est de plus une médication cholagogue efficace.

● 2° De l'Hyposulfite de Magnésium qui, d'après Aug. Lumière, pris par la voie buccale exerce une influence sur la fonction hépatique en la régularisant et peut être considéré comme un des meilleurs médicaments de l'insuffisance hépatique.

D'autre part, l'hyposulfite de Magnésium en apportant au foie le soufre nécessaire (L. CAILLON) favorise la fonction thiopexique et par cela même augmente le pouvoir antitoxique de l'organe et complète cette médication hépatotrope et désensibilisante.

# USAGE DES COMPRIMÉS

DE

# NÉO-PASSIFLORINE

La **Passiflorine liquide reste toujours la grande synergie médicamenteuse** à actions parallèles des insomniaques, des anxieux, des angoissés et des innombrables manifestations de l'éréthisme des systèmes sympathique et parasympathique, se répercutant ou accompagnant des troubles de l'appareil digestif, de l'appareil cardiovasculaire, de l'appareil génito-urinaire de l'homme et surtout de la femme.

A côté de cette médication symptomatique, la recherche des épines irritatives et des causes pathologiques permettant de traiter suivant les cas le tube digestif, les organes génito-urinaires, les déficiences endocriniennes, les intoxications exogènes ou endogènes ; la suppression des surmenages de tout ordre ; l'installation d'une vie calme, régulière et d'une alimentation peu toxique suffiront le plus souvent pour rétablir définitivement l'équilibre vago-sympathique des malades.

Mais dans les cas rebelles ou lorsqu'interviennent des causes profondes : troubles du métabolisme du calcium, modifications humorales, phénomènes anaphylactiques, déficience hépatique, etc..., chaque fois en somme qu'il faudra modifier le terrain et installer une médication à la fois symptomatique et causale, les comprimés de **Néo-Passiflorine** trouveront leur emploi et ils seront une association médicamenteuse constituant un remède complet.

Les comprimés de **Néo-Passiflorine** réalisent en effet cette thérapeutique symptomatique et causale.

1° En agissant sur les symptômes vago-sympathiques (Passiflore, sédatif de l'excitabilité sympathique et de l'excitabilité

vagale. Crataegus, sédatif de l'excitabilité sympathique. Saule, sédatif du vague).

2° **En amenant une modification ionique** par l'introduction de l'ion calcium et sa fixation par la vitamine D.

3° **En modifiant l'équilibre humoral** par la peptonothérapie.

4° **En activant la fonction antitoxique du foie.**

**Les comprimés de Néo-Passiflorine sont le médicament des nombreux syndromes vago-sympathiques d'origine obscure, en particulier des syndromes de neurotonie imbriquée à prédominance variable qui sont des phénomènes pathologiques secondaires.**

Ces données étendent d'ailleurs le champ d'action du médicament.

**A côté, en effet, des grandes indications de la Passiflorine que nous rappelons :**

- **Insomnie nerveuse.**
- **Etats neuropathiques :** anxiété, angoisse, neurasthénie, troubles de l'hyperémotivité, surmenage intellectuel, etc...
- **Troubles vago-sympathiques de la vie génitale :** à la puberté, aux périodes cataméniales, à la grossesse, à la ménopause, chez les fausses utérines.
- **Troubles vago-sympathiques de l'appareil cardio-vasculaire** (Tachycardie, palpitations, angoisses précordiales, hypertension, spasmes vasculaires, etc...)
- **Déséquilibre d'origine endocrinienne :** Troubles surrénaliens et thyroïdiens, maladie de Basedow, troubles ovariens et pluriglandulaires.

**On peut ajouter :**

- **Affections intestinales :** aérophagie, dyspepsie nerveuse, poussées colitiques.
- **Accidents cutanés.**
- **Manifestations anaphylactiques.**
- **Etat congestif des muqueuses respiratoires :** coryza spasmodique, asthme, spasmes vaso-pulmonaires.
- **Affections hépatiques diverses :** angiocholites, ictère émotif, petit hépatisme de GLÉNARD, psychasthénie avec troubles hépatiques.
- **Troubles divers :** mal de mer, vomissements de la grossesse, etc...

## Dose Moyenne

2 comprimés avant
chaque repas
midi et soir.

Prix : 20 francs



# BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE


1. L. BRULL. — Notions générales de thérapeutique phosphocalcique à la lumière des données de l'expérimentation. Scalpel, 13 mars 1937.

2. J. DECOURT. — Hyperémotivité anxieuse et spasmophilie. Action thérapeutique de l'Ergostérol irradié. Bull. Soc. Thérap., 8 mars 1932.

3. J. DECOURT. — Les indications du calcium et des agents fixateurs ou mobilisateurs du calcium dans les états d'hyperémotivité anxieuse. Paris Médical, 1er décembre 1934.

4. J. LABOUCARIE et P. VALDIGNIE. — Traitement des états anxieux par la parathyroïde. Toulouse Médical, 1er mai 1935.

5. A. LARDEYRET. — La Calcithérapie en art vétérinaire. Bull. Soc. Sc. vét. de Lyon, mars-avril 1936.

6. E. MAY et H. GALLET. — Le traitement des endosympathoses d'origine non endocrinienne. 24e Congrès de Médecine, 1937.

7. H. MAMOU. — La forme gastrique de la spasmophilie de l'adulte. Journal de Méd. et de Chir. Pratiques, 25 décembre 1935.

8. Pr N. PENK. — Les spasmes viscéraux et l'équilibre humoral. Soc. Thérap., 9 octobre 1935.


---


**LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE**

**G. Réaubourg & Cie**

**115, RUE DE PARIS — BOULOGNE-SUR-SEINE**

Léon Ullmann, Paris

— Oui, Monsieur le Professeur !

— S'étendant jusqu'au bout du petit doigt ?

— C'est cela même ! (Ah ! pensait Morand, je m'en étais toujours douté que j'avais de l'angine de poitrine !)

— Eh bien ! Vous pouvez vous habiller. Comme la plupart des gens qui viennent consulter la main sur l'aorte, vous n'avez rien du tout. Le vrai cardiaque, ajouta Vaquez, se plaint de son estomac, de ses pieds ou de son nez, non de son cœur !...

Et Morand de juger que l'ironie de Vaquez n'était pas entièrement méritée. « Car enfin, dit-il, les faux cardiaques sont « aussi des malades, les palpitations, les angoisses, les fai- « blesses qu'ils ressentent, ne sont pas simulées et si même ces « troubles ne proviennent que des nerfs et non du cœur, ils « peuvent par un choc en retour ébranler celui-ci !... »

Certains malades se plaignent de crises d'allure fort différente : cela débute par une sensation de malaise et de vague général, souvent par un peu de vertige, et bientôt dit E. MAY, le malade se sent au bord de la syncope ; le plus souvent d'ailleurs celle-ci ne se produit pas, mais son imminence constante crée pour le patient un état extrêmement angoissant qui s'accompagne d'une pénible sensation de refroidissement.

Au bout d'un temps plus ou moins long, la sensation syncopale s'atténue et progressivement, la crise se termine, mais persistent une grande fatigue et un état d'asthénie psychique accru...

Chez tous ces malades, nous retrouverons donc toujours un symptôme commun :

l'anxiété ou l'angoisse.

Ces sujets, de tempérament émotif, ont subi malaisément les chocs et les remous de la vie moderne, vie sous pression, qui demande des nerfs solides pour protéger « le moteur central ».

Souffrance physique et torture morale, rien n'est épargné à ces hyperémotifs doués d'une sensibilité excessive, d'une redoutable faculté de réagir avec trop d'ampleur et trop de brusquerie à toutes les impressions qui les frappent.

« Le réflexe émotif, dit Vital Lassauce, met en jeu toute « la sensibilité générale sensorielle et psychique, il est tou- « jours chez l'hyperémotif d'une violence anormale et dispro-

« portionnée à la cause qui l'a déterminé... tout est pour lui « une grande émotion : les impressions banales qui peuplent « notre vie, provoquent un ébranlement de tout l'organisme « alors qu'elles devraient normalement être simplement per- « çues sans aucun retentissement émotif ou avec une émotion « minime et mesurée. »

On conçoit que de tels sujets aient besoin d'être soignés.

La médication douce est la mieux appropriée ; il faut éviter (Ch. FIESSINGER) « *Les coups de trique médicamenteux* » et à « ce point de vue (Vital Lassauce) les opiacées, les barbituriques sont à redouter ; leur action est trop violente et trop passagère ».

La *PASSIFLORINE* associe l'action de trois médicaments non toxiques, association qui en fait le médicament idéal de ces troubles fonctionnels.

1° Le *cratægus oxyacantha,* dont l'action tonicardiaque et équilibrante du système nerveux est très connue depuis les travaux de H. HUCHARD, du Professeur L. RENON, du Dr H. LECLERC.

2° Le *Passiflora incarnata* sédatif nervin et antispasmodique, qui diminue la tension artérielle et régularise l'influx nerveux dans le domaine du grand sympathique.

3° Le *Salix alba,* calmant nervin, analogue au Salix nigra, ou saule d'Amérique que les thérapeutes de ce pays ont comparé aux bromures.

Cette trilogie a de plus l'avantage de ne présenter aucune toxicité et de réaliser une médication complexe *à actions successives analogues* qui répondra à tous les desiderata d'une thérapeutique inoffensive des troubles fonctionnels du cœur.



# L'AFFAIRE DES PIQUEURS

« Ce fut, ainsi que le note M. Marcel Roux (1), une étrange affaire qui, après avoir provoqué dans Paris une véritable panique, finit par un éclat de rire. »

C'est au mois de décembre 1819 qu'elle commença (2). Le bruit se répandit dans la capitale qu'un homme, qui avait la tournure d'un officier en demi-solde et portait le ruban de la Légion d'honneur, avait piqué à la fesse une jeune femme assise sur un banc des Tuileries. Cette jeune « personne du sexe », qu'accompagnait une dame plus âgée, s'évanouit de douleur. On la transporta au château des Tuileries et l'on constata, racontent les journaux, qu'elle avait été piquée avec un instrument aigu et tranchant qui avait pénétré de 4 ou 5 lignes (environ 1 centimètre). La jeune femme déclara ne point connaître le piqueur. Ce fut sans doute pour elle une consolation de savoir exactement de combien de lignes l'instrument avait pénétré.

Quelques jours plus tard, une femme qui passait avec son mari dans un coin obscur des galeries du Palais-Royal fut piquée à la hanche gauche avec un stylet. On dut la ramener chez elle sur un brancard.

Bientôt les femmes piquées devinrent de plus en plus nombreuses. Et les méfaits des piqueurs défrayèrent les conversations. Chacun agrémentait son histoire de détails savoureux ou effrayants. On parlait de femmes dangereusement blessées ; quelques-unes même, disait-on, avaient succombé.

Les journaux, la *Gazette de France*, les *Débats*, le *Censeur*, le *Fanal*, l'*Indépendant* servaient presque chaque jour à leur lecteur le récit de ces singuliers attentats.

La terreur était telle que les jeunes filles prenaient la fuite dès qu'un homme semblait vouloir s'approcher d'elles de trop

(1) Marcel Roux. — *Inventaire analytique de la Collection de Vinck.* La Collection de Vinck renferme sept estampes sur les piqueurs déposées au Cabinet des Estampes en décembre 1819.

(2) J. Grand-Carteret. (*Les mœurs et la caricature en France*) et H. d'Almeras (*La Vie parisienne sous la Restauration*) écrivent que les piqueurs firent leur apparition pendant l'hiver 1818 et sévirent jusqu'en 1821. C'est une erreur : l'affaire ne dura que quelques semaines et en avril 1820 on n'en parlait plus.



près. D'autres n'osaient plus sortir de chez elles. L'une pourtant, se montra plus décidée et adressa à la *Gazette de France* cette lettre qui parut dans le numéro du 11 décembre :

*Monsieur,*

*Obligée de sortir seule le soir en revenant de ma journée, je déclare à MM. les piqueurs que mon parti est bien pris. Je marche tenant d'une main mes jupes et de l'autre un pistolet armé. Si je suis piquée, je ne crie ni appelle, je me tourne et je brûle la cervelle de l'assassin ; je l'en préviens par la présente.*

Dès le début, le 3 décembre 1819, la Préfecture de Police avait communiqué à la presse cette note :

« Un particulier, dont on n'a pu se procurer le signalement que d'une manière imparfaite, se fait, depuis quelque temps. un plaisir cruel de piquer par derrière, soit avec un poinçon, soit avec une aiguille fixée au bout d'une canne ou d'un parapluie, les jeunes personnes de quinze à vingt ans que le hasard lui fait rencontrer dans les rues, sur les places ou dans les promenades publiques. Celles sur lesquelles il semble qu'il ait de préférence exercé sa coupable et dangereuse manie sont les jeunes personnes que les principes d'une éducation soignée, une timidité naturelle, ou la crainte d'occasionner un éclat et du scandale, ont dû empêcher de se plaindre aussitôt qu'elles se sont senties blessées. »

Au fur et à mesure que les attentats se multipliaient, le public s'énervait et la presse exigeait impérieusement la recherche et la punition des coupables.

Aucune, semble-t-il, des femmes blessées n'avait pu remarquer son agresseur et en donner un signalement quelque peu précis. Les journaux avaient bien dit qu'il s'agissait d'un homme qui avait la tournure d'un officier et portait le ruban de chevalier de la Légion d'honneur. Quelques-uns, non pas mieux renseignés, mais vraisemblablement plus serviles, annoncèrent que c'était un ancien officier de l'armée de la Loire qui ne paraissait pas jouir de toute sa raison. C'était là flatter bassement le gouvernement de Louis XVIII, en laissant clairement entendre que le piqueur était un demi-solde

et que l'affaiblissement de ses facultés expliquait qu'il ait conservé des opinions bonapartistes.

La presse annonçait aussi que la police était sur les traces du maniaque. Rien n'était moins sûr. Et, qui sait, rien n'était peut-être plus difficile. En tous cas, l'officine de la rue de Jérusalem parut vouloir donner satisfaction à l'opinion publique et se livra, sous couleur de recherches, à une étrange mise en scène.

Un bien curieux ouvrage, *La Police dévoilée depuis la Restauration* (Bruxelles, 1829), dans lequel Froment, un ex-chef de brigade du cabinet particulier du Préfet, donne d'amusantes révélations sur les machinations policières de cette époque, raconte ainsi les événements :

« Monsieur le Comte d'Anglès, alors préfet de police, et ennemi public des piqueurs, au moins en apparence, mit en campagne ses agents de la première, deuxième et troisième classe, sans parler des surnuméraires et aspirants, et promit une récompense *honnête* à celui qui arrêterait un des piqueurs *in flagrante delicto* ; bien entendu que les parties blessées seraient soumises à une visite et à un examen scrupuleux, afin de constater la nature du crime.

» Les observateurs de la rue de Jérusalem prirent leur volée et planèrent sur l'immense étendue de la capitale, avec ces yeux d'argus et de lynx qui pénètrent partout... Mais quoique les officiers de paix, Rivoire, Brunel et Dabasse, accompagnés de leurs nombreuses brigades, se promenassent dans Paris, dans tous les sens et de tous les côtés, quatre jours se passèrent sans avoir pu découvrir un piqueur. Des rapports rédigés en un style larmoyant annoncèrent au préfet cette encombre funeste.

» Le préfet fut mécontent : il voulait, bon gré mal gré, qu'on en trouvât...

» Les gens d'esprit de la police, et il y en a, donnèrent l'essor à leur imagination. Une inspiration divine en fut la suite. Pour réussir à découvrir ces artisans d'un nouveau crime, on décida qu'il fallait prendre, dans diverses maisons de débauche, vingt filles publiques, qui, bravant la piqûre et les piqueurs se promèneraient hardiment dans les rues. Des agents les suivraient par derrière en éclaireurs et pour les secourir en cas de besoin, en arrêtant les coupables piqueurs. Une

somme de cinq francs leur serait allouée par jour et par séance, car toute peine mérite salaire, et il fallait bien que la préfecture leur fît son petit cadeau. Il était, en outre, convenu qu'on leur recommanderait de prendre, autant que possible, l'air de femmes honnêtes et de baisser les yeux en marchant, afin de donner envie aux piqueurs de les stigmatiser. On leur fit répéter ces leçons de modestie et, après cet exercice moral, les vierges ou vestales du dispensaire, dont on avait fait choix, et qui avaient été assez heureuses pour qu'on leur jetât le mouchoir, reçurent l'ordre de se rendre tous les matins, à neuf heures chez le marchand de vins, carrefour Montesquieu, ayant pour enseigne la *Croix-Blanche*, entre les rues Croix-des-Petits-Champs et du Bouloi. C'était là qu'on avait établi le quartier général. Après avoir lesté chaque actrice d'un canon rouge ou blanc, *ad libitum*, on pouvait les mettre en mouvement.

» Les officiers de paix, Rivoire, Dabasse et Bunel, étaient les ordinateurs et les régulateurs de la marche. Ces promenades *piquantes* durèrent environ huit jours, sans qu'on pût prendre aucun piqueur. On faisait cependant l'impossible pour les allécher ; et la police dépensait chaque jour 110 francs pour cette œuvre pie. Les journaux retentissaient de plaintes et la police avait lancé une ordonnance en forme de monitoire dans laquelle elle donnait au public le signalement d'un piqueur. On ne l'avait pas vu : mais peu importe : du moment que la préfecture le voulait, il devait se trouver, lui ou son sosie.

» On renonça à cette surveillance dont le but était manqué, quoiqu'on eût dépensé 880 francs pour mettre en évidence vingt beautés qui n'avaient rien de piquant.

» Cependant, un rapport de l'officier de paix Dabasse annonçait qu'un tailleur, âgé d'environ quarante ans, au teint olivâtre, avait piqué quelqu'un.

» On se rendit rue Croix-des-Petits-Champs, n° 42, où demeurait un tailleur dont le signalement se rapprochait de celui que nous venons de donner. On le fit sortir de chez lui pour se rendre à l'Hôtel de Hollande, rue des Bons-Enfants, et y prendre mesure d'un habit. Une demoiselle qui se plaignait d'avoir été piquée, était dans un cabriolet avec Dabasse, pour le voir passer et le reconnaître si c'était le coupable.



Les Piqueurs. — *Litho de C. Motte.*

Le tailleur parut : on ne le reconnut pas. Ce n'était pas le *piqueur de la dame*. Il faut avouer que la police était en guignon ; quel malheur ! on ne put rien découvrir, et la préfecture garda pour elle le mot de l'énigme.

» Vidocq arrêta encore un tailleur qui avait déjà subi un jugement pour un autre délit. On le condamna, comme *piqueur*, à six mois de prison, et il ne fut plus question de rien. »

***

Cependant le rire ne devait pas tarder à succéder à l'effroi, en dépit des commentaires des journaux et de la mise en scène de la Préfecture de Police. En quelques jours, du 13 au 24 décembre, parut sur les piqueurs et les piquées toute une série de caricatures, la plupart à tendances grivoises.

La collection de Vinck, du Cabinet des Estampes, renferme sept estampes sur les piqueurs. M. Marcel Roux les décrit ainsi dans le Catalogue :

N° 8748. — *Les Piqueurs*. Litho en couleurs, de C. Motte. Déposé le 14 décembre 1819 (Nous la reproduisons ici).

N° 8750. — *Industrie nouvelle, ou les Piqueurs*. Litho Lan-



*Etrennes pour le Jour de l'An 1820.* — *Préservatif certain contre la Piqûre.*

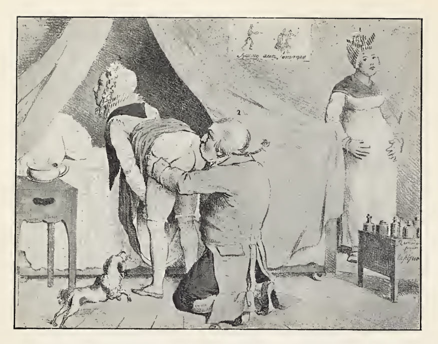
glumé. Déposé le 15 décembre. Le maniaque opère devant la boutique de Martinet, marchand d'estampes rue du Cloître Saint-Honoré, n° 15.

N° 8751. — *Maison d'assurance contre les piqûres ou les nouveaux croquemitaines.* Litho de C. Motte. A cette maison d'assurance où elles reçoivent l'impunité, les femmes accourent en foule.

N° 8752. — *Etrenne pour le jour de l'an* 1820. *Préservatif certain contre la Piqûre.* Estampe à deux compartiments. Gravure à l'eau forte. Déposé le 24 décembre. (Nous la reproduisons ici.)

N° 8753. — *Le résultat d'une piqûre.* Signé C. Naudet. Gravure à l'eau forte, coloriée. Déposé le 13 décembre. C'est, on le devine, certaine rondeur particulière aux jeunes femmes.

N° 8754. — *Beau trait de sensibilité conjugale ou la Piqûre empoisonnée.* Litho Langlumé. Coloriée, déposée le 18 décembre. Un mari dévoué suce le venin de la piqûre faite à sa femme. Dans la marge supérieure on lit un sous-titre qui

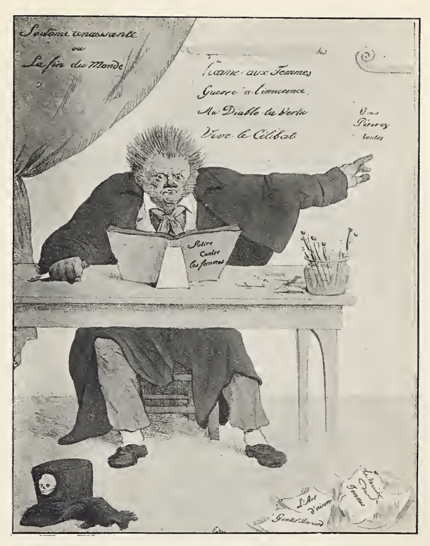


*Le mari dévoué ou la piqûre empoisonnée : 1. Et moi j'engraisse;*
*2. Je te vais suc er tout ; 3. J'en dessecherai.*
Litho de Langlumé (1820)

paraît s'appliquer de préférence à la servante, laquelle « engraisse à vue d'œil : *Le danger d'être femme ou la suite des piqûres*.

N° 8755. — *Les extrêmes se touchent ou le danger des Piqûres*. Litho coloriée, déposée par Motte, le 13 décembre. Un officier libéral, croisant un ultra, soulève du bout de son sabre l'épée de ce dernier dont la pointe s'en va piquer au vif une femme effrayée.

Le Cabinet des Estampes conserve d'autres caricatures sur les piqueurs, en particulier dans les cartons de la série Qb (*Histoire de France*, deuxième sem. 1819). Nous en reproduisons ici quelques-unes, suffisamment expressives pour qu'il soit inutile de les commenter. Nous signalerons pour terminer une lithographie d'Engelman, intitulée : *Au secours ! je tiens le piqueur !* Une jeune femme, sans se retourner, saisit le parapluie d'un pauvre aveugle qui marche, conduit par un enfant.




UN PIQUEUR. — *Litho de Langlumé.*

*
* *

Les graveurs ne furent pas seuls à célébrer la Piqûre et les Piqueurs. Les poètes s'en mêlèrent. Une petite plaquette fort rare nous a conservé quelques-unes des chansons que l'on fredonnait alors : ***La Piqûre à la mode ; Complainte, romances et chansons, faites à l'occasion des anecdotes sur les piqueurs,***

*par un membre de la Société d'Epicure* (1), *du Caveau Moderne et des Soupers de Momus. A Paris... 1819.*

Voici les titres des six pièces contenues dans ce petit recueil :

— *Le Piqueur barbare ou l'ennemi du beau sexe. Romance historique et sentimentale en forme de complainte.* (Air : « Le Magistrat irréprochable ».)

— *Le Petit Piqueur.* (Air : Ah ! vous avez des droits superbes ».)

— *Les Femmes piquées.* Chansonnette. (Air : « De Lisbeth ».)

— *Les Piqûres de Lise ou l'Heureux Chirurgien.* Romance médicale et anecdotique, dédiée à Mademoiselle Q... (Air : « Femmes, voulez-vous éprouver ».)

— *Dialogue entre Fanchon la Piquée et sa Mère.* (Air : « Ah ! le bel oiseau, maman ».)

— *La Revue des Piqueurs* (Air : « Tout ça passe en même temps »).

A part la complainte du début : *Le Piqueur barbare*, qui fait allusion aux divers attentats contés par les journaux, les autres pièces ne sont que des bluettes qui riment, principalement sur le mode égrillard, tout ce que peuvent suggérer les mots piqueur et piqûre. *Les Piqûres de Lise* en donneront un aperçu :

LES PIQURES DE LISE OU L'HEUREUX CHIRURGIEN

*Lise adorait secrètement*
*Florval, ce chirurgien habile,*
*Dont la lancette adroitement*
*Saignait et la cour et la ville.*
« *Ah ! se disait-elle tout bas,*
« *Comme il fait de douces blessures !*
« *Aux caresses d'un autre, hélas !*
« *Je préférerais ses piqûres* » (*bis*)

*Florval, non moins discret amant,*
*Brûlait en secret pour la belle.*
« *Ah ! se disait-il tendrement,*
« *Que ne m'appelle-t-on pour elle !*

(1) Le mot « Epicure » est en italique dans le titre pour mieux souligner le calembour.

« *Ma lancette, dans ce beau jour,*
« *Comblant mes vœux, tout me l'assure,*
« *Deviendrait la flèche d'amour,*
« *Pour faire à Lise une piqûre.* » (*bis*)

*Voilà qu'en effet un matin*
*On vient réclamer sa lancette.*
*Il faut saigner Lise soudain*
*Pour une chute qu'elle a faite.*
*Notre amant y court de ce pas,*
*S'applaudissant de l'aventure ;*
*Et ses yeux dévorent le bras*
*Auquel sa main fait la piqûre.* (*bis*)

*Le mal pourtant n'a point cédé,*
*Vainement elle s'est soignée ;*
*Et le docteur a demandé*
*Que du pied Lise fût saignée.*
*Florval, qui revient aussitôt,*
*Voit un joli pied sans chaussure ;*
*Et le fripon dit que très-haut,*
*Dans ce cas, se fait la piqûre.* (*bis*)

*Plus tard, Lise, dans son jardin,*
*Folâtrait sans schall et sans crainte,*
*Lorsque d'un insecte inhumain*
*Son sein a ressenti l'atteinte.*
*Florval fut rappelé soudain,*
*Pour faire une nouvelle cure.*
*Que de fois l'heureux médecin*
*Regarda de près la piqûre !* (*bis*)

*Voilà qu'enfin l'affreux Piqueur*
*Un soir, blesse la pauvre Lise.*
*C'était bien plus bas que le cœur ;*
*Ah ! pour sa pudeur quelle crise !*
*Mais pour Florval, en pareil cas,*
*L'hymen arrangea l'aventure ;*
*Et, possesseur de tant d'appas,*
*Il rendit grâce à la piqûre.* (*bis*)



*Le nouveau système des piqûres.*
Litho de C. Motte.

*
* *

Est-ce que réellement la population parisienne prit cette affaire de piqueurs plus au sérieux que les caricaturistes et les chansonniers ? L'effroi que lui attribuent certains anecdotiers fut-il réel ? A vrai dire, cela n'est guère certain.

Froment dans sa *Police dévoilée depuis la Restauration*, insinue nettement que les Piqueurs furent inventés par la Préfecture de Police pour détourner les Parisiens des affaires politiques. Je serais volontiers de son avis.

L'année 1819 marque en France un progrès des esprits vers les opinions libérales. Les ultras, qui prennent le mot d'ordre dans l'entourage du comte d'Artois, tentent en vain de restaurer l'ancien régime. A la Chambre, dans les Facultés, dans l'opinion parisienne, les idées nouvelles font leur chemin. Les élections de septembre sont nettement favorables aux libéraux. Des mutineries éclatent au Lycée Louis-le-Grand et à l'Ecole de Droit. A cette poussée de libéralisme, les adversaires de la Charte répondent par de petites, de mesquines




*Comme ils vont être attrapés.*
Litho de C. MOTTE.

vengeances. Louis XVIII tente en vain, depuis son retour, d'étendre sa popularité par l'application en politique du « système de bascule ». Partout l'agitation grandit. Les troubles se succèdent presque sans arrêt.

Quelle aubaine si l'on pouvait détourner l'attention des Parisiens de ces questions politiques !

Il est possible que le geste isolé d'un maniaque ait inspiré la police. Mais cette épidémie de piqueurs paraît peu vraisemblable, en dépit de tous les « papiers » inspirés à la presse.

L'histoire des filles soumises lâchées dans Paris sous la surveillance des hommes de Vidocq, l'arrestation et la condamnation d'un pauvre diable de tailleur qui avait déjà eu maille à partir avec la justice, — procédé classique pour satisfaire l'opinion publique —, tout cela sue la machination ourdie par la rue de Jérusalem.

L'aventure du pharmacien Libert vient encore corroborer cette fâcheuse impression.

Un pharmacien de la rue Saint-Louis, au Marais, avait fait annoncer dans le journal *l'Indépendant*, un spécifique contre les piqûres. Il y déclarait que depuis quinze jours il avait eu l'occasion de soigner avec succès un grand nombre de personnes plus ou moins blessées.

On le manda sans retard à la Préfecture de Police. Fait étrange que cette sollicitude soudaine de la rue de Jérusalem pour les vertus si hautement affirmées d'un baume guérisseur ! Mais M. le comte d'Anglès pouvait s'étonner à bon droit qu'un pharmacien ait soigné tant de jeunes femmes, victimes de maniaques qu'il savait sans doute, mieux que personne, n'avoir jamais existé.

Appelé à fournir des explications, Libert ne put désigner aucune des personnes qu'il disait avoir guéries, à l'exception de sa propre épouse, qu'il assura avoir été piquée une dizaine de jours auparavant en sortant de l'Ambigu.

Il sortit vertement tancé et l'on n'entendit plus parler de baume contre les piqûres.

Jean AVALON.







7e ANNEE

N° 25






*Edité par*
LES LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
**G. REAUBOURG & Cie**
*Dr en Pharmacie*
115, Rue de Paris
BOULOGNE-SUR-SEINE



# COMPRIMÉS
DE
# NÉO-PASSIFLORINE

**Médication symptomatique et curative des états vago-sympathiques**

Dans le traitement des états vago-sympathiques, il a été surtout fait usage de médicaments symptomatiques, qui amènent la sédation des troubles gênants, mais dont l'usage doit être continué si ces troubles sont sous la dépendance de causes persistantes.

La constitution émotive que l'on retrouve à la base d'un grand nombre d'états anxieux et d'angoisses ne rend pas toujours compte entièrement de la pathogénie de ces états.

Les nombreuses recherches qui ont été faites à ce sujet après avoir mis en évidence, à côté du facteur constitutionnel les troubles endocriniens neuro-végétatifs, et les épines irritatives (intoxication et autointoxication) chez les petits nerveux, ont aussi montré l'importance des troubles humoraux.

L'apparition fréquente des petits états anxieux plus ou moins transitoires au moment des transformations de l'organisme : croissance, puberté, grossesse, allaitement, ménopause, plaide **a priori** en faveur de cette conception étiologique.

Parmi les troubles humoraux les plus fréquemment observés est sans conteste celui du métabolisme du calcium. La constatation des symptômes de spasmophilie au cours d'états neurotoniques, la fréquence du signe de Chvostesk et de l'hyperexcitabilité mécanique des nerfs le démontrent. D'autre part, sont d'observation

## GROUPE B Des peptones polyvalentes, de l'hyposulfite de magnésium

L'importance du terrain sur lequel se développent les manifestations neuro-toniques est souvent mis en évidence chez des sujets où la « constitution émotive » n'existe pas. Des troubles vago-sympathiques plus ou moins tardifs se développent chez des auto-intoxiqués, des neuro-arthritiques, chez lesquels on trouve une fonction hépatique déficiente, une dyspepsie gastro-intestinale, troubles souvent méconnus que peuvent créer des réactogènes alimentaires nombreux : viandes, poissons, œufs, lait, légumes, chocolat, pain, céréales, etc... L'état des sécrétions hépatiques (sécrétions biliaires et protéopeptiques) expliquent les accidents d'intolérance alternant avec des périodes de tolérance.

C'est en se basant sur ces considérations que nous avons ajouté aux **comprimés de Néo-Passiflorine :**

● 1° Des peptones polyvalentes dont l'ingestion preprandiale permet de pratiquer une médication désensibilisante non spécifique. Cette méthode s'est depuis longtemps révélée capable d'atténuer, puis de supprimer le choc hémoclasique digestif dû à l'action des Albumines hétérogènes alimentaires. On cherche par cette méthode à modifier le caractère du terrain et l'état humoral.

La peptone est de plus une médication cholagogue efficace.

● 2° De l'Hyposulfite de Magnésium qui, d'après Aug. Lumière, pris par la voie buccale exerce une influence sur la fonction hépatique en la régularisant et peut être considéré comme un des meilleurs médicaments de l'insuffisance hépatique.

D'autre part, l'hyposulfite de Magnésium en apportant au foie le soufre nécessaire (L. CAILLON) favorise la fonction thiopexique et par cela même augmente le pouvoir antitoxique de l'organe et complète cette médication hépatotrope et désensibilisante.




# DIX-SEPT CENT NEUF !

**par le docteur Henry CHAUMARTIN**

— (Suite) —

Pareille situation générale ne rendait point toute rose la charge de ceux qui tenaient les leviers de commande. Depuis un an, l'incapable Chamillart a quitté les Finances : en compensation on lui a donné la guerre — où il s'avère tout aussi inférieur à sa tâche. Et c'est un neveu de Colbert qui accom plira l'écrasante besogne du contrôle général des Finances. Saint-Simon et après lui tous les écrivains de l'Histoire partisane — chère aux démagogues — ont à qui mieux mieux, accablé la gestion de Desmaretz. De nos jours, justice est faite. Et notre pays doit éternellement demeurer reconnaissant à celui qui, par ses efforts de titan, sut garder debout la barque en dérive, rachetant par là tout un louche passé. Cette entreprise surhumaine méritera pleinement qu'un esprit averti, peu enclin au panégyrique, lui reconnaisse le droit « d'être placé parmi les plus grands ministres des Finances ». Au plus fort de la disette, Desmaretz confie à son beau-frère Nointel la direction générale des vivres des armées, et ce sera Dagues-

seau le fils qui occupera le poste de procureur général au parlement, si important pour la police des subsistances et de l'alimentation publiques. Enfin, la lieutenance de police placera à la succession de La Reynie, d'Argenson. Ces noms méritent le respect de l'Histoire véritable. Et si nous évoquons ces noms dont les passions hélas s'emparèrent, c'est pour conclure par ces paroles d'A. de Boislisle, dans la magistrale étude sur le grand hiver et la disette de 1709, parue dans la *Revue des questions historiques de 1903* : « D'ailleurs les documents sont là, les références aussi pour qui voudra s'y rapporter et l'on va voir, par une exposition sincère des mesures prises contre la disette ou contre ses suites, s'il y a lieu d'admettre le violent réquisitoire dont trop d'historiens se sont déjà servis. » Pour notre part, nous renvoyons à cette remarquable enquête, en ce qui concerne l'étude des remèdes officiels, n'ayant fixé présentement dans notre plan que l'exposé des maux.

***

De tels désordres dans l'alimentation devaient nécessairement peser lourd sur la santé publique. La dysenterie d'abord sévit rudement dans presque toutes les provinces et les remèdes d'Helvétius, chez ceux qui purent payer y opposèrent la thérapeutique à la mode. Si les rigueurs de l'hiver avaient détruit les germes du blé, la persistance des pluies endommagea pareillement les grains du seigle. Une maladie, épouvante des âges révolus, va réapparaître.

L'ergotisme gangréneux, que les foules médiévales nommaient feu de Saint-Antoine, exerça ses ravages en diverses contrées. Ce fut d'abord l'Orléanais et le Blésois qui servirent de théâtre à ses manifestations.

Quesnay a publié dans son *Traité de la Gangrène*, la lettre qu'écrivit alors à l'Académie des Sciences, Noël, chirurgien de l'Hôtel-Dieu d'Orléans et qui décrit si bien ces gangrènes sèches, faisant des manchots et des béquillards. Les membres atteints par le mal devenaient secs et noirs comme charbon et se séparaient d'eux-mêmes du tronc. L'archiatre du Roi Soleil. M. Fagon, rédigea à ce propos un mémoire qu'il adressa à

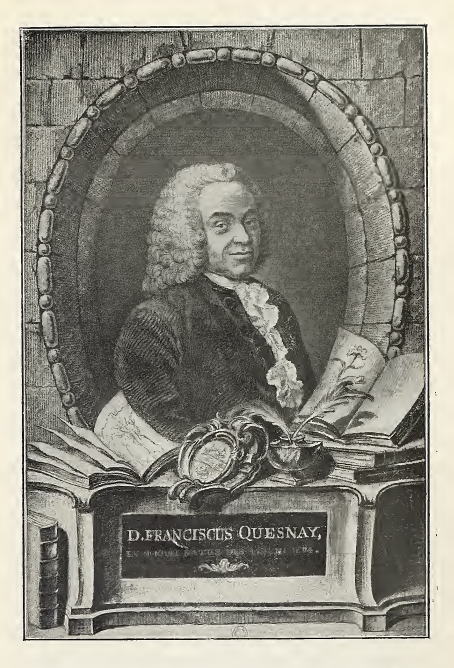


*Distribution du Pain du Roy au Louvre.*

M. de Pontchartrain, intendant de Sologne, dans lequel il attribue aux brouillards la formation de l'ergot. Plusieurs communes du Tarn-et-Garonne se remplirent de « démembrés » et, dernièrement un érudit découvrait dans les archives de Gri-

solles des documents signalant ces étranges amputations, sans les ramener à leur véritable cause, mais nous apprenant que le curé de Falguières, pays voisin, possédait contre elles un souverain remède que nous voudrions bien connaître mais dont malheureusement ledit érudit ne souffle mot. J'ignore en quoi consistait la thérapeutique du vénérable prêtre. Empruntait-elle au siècle ses armes ? Mais en Dauphiné, le peuple s'adressait plus haut. Et cette année-là l'abbaye de Saint-Antoine d'Isère connut comme un reflet de sa gloire passée. Un certain nombre de cas sporadiques lui amenèrent des égrotants redevables de l'assistance du bienheureux. Les médecins Le Comte et Gassoud et le chirurgien, frère Bossan, prirent à ce propos la plume pour décrire l'aspect de leurs lésions. A cette occasion, les Antonins durent faire construire un nouvel hôpital et se hâter d'étrésillonner les parties croulantes du vieil édifice lézardé, si célèbre jadis sous le nom de « maison de l'aumône ».

Mais l'auteur à qui nous devons les renseignements les plus piquants sur l'état sanitaire de 1709 est bien certainement le docteur Gauteron, médecin en la bonne ville de Montpellier. Ce praticien distingué communiquait, cette année-là à l'Académie des Sciences ses « observations sur l'évaporation qui arrive aux liquides pendant le grand froid avec des remarques sur quelques effets de la gelée ». En fin de son article, le savant docteur apporte ses réflexions personnelles sur « les rhumes épidémiques qui suivirent le dégel du 23 janvier et du 26 février de cette année ». Le nombre des tousseurs et des enrhumés fut tel que Gauteron n'hésite pas à rapporter ces inconvénients à une cause générale qu'il trouve dans l'air respiré après le dégel, lequel air avait été, à son dire, troublé dans la qualité de son « nitre ». C'est pour l'auteur le point de départ d'une ingénieuse théorie des rhumes dont il distingue soigneusement deux variétés : le *rhume du dégel* et le *rhume du grand froid*, que je vous prie de ne pas confondre. Les rhumes du froid ne guérissent que par des remèdes qui donnent de la fluidité aux humeurs, tels que le parfum de Karabé « le vin et l'eau de vie brulez avec du sucre, le thé, le caffé et le chocolate conviennent par la même raison et j'ai guéri plusieurs rhumes cet hiver très violens et très opiniatres avec des bouillons de poulet, dans lesquels je faisois




bouillir pendant un quart d'heure une once de chair de serpent sèche avec une poignée de feuilles de cresson ». Les rhumes de la seconde variété réclament au contraire d'empê-

cher la trop grande fonte des humeurs « par des émulsions cuites, des crèmes de riz, de gruau, d'orge, par l'eau de son, l'eau rose et le jaune d'œuf avec le sucre candi, par le petit lait et par le lait même ». Dans les deux espèces, la saignée et les narcotiques reprennent tous leurs droits, quand « les malades sont fatiguez de la toux et que l'on craint quelque inflamation de poitrine ».

Cette savante distinction des rhumes demeurera l'un des rares mérites de l'année terrible.

***

Le malheur public fait immanquablement la prospérité des trafiquants. Bientôt va grouiller tout un monde interlope d'exploiteurs de la misère. La hideuse spéculation apprête ses filets, à cette heure même où — ironie du sort — apparaît sur les planches Turcaret. Les « usuriers du blé » mensurent leurs greniers et dissimulent leurs entrepôts. Et les accents de Fléchier nous pénètrent jusqu'aux larmes : « Mais hélas, mes très chers frères, ce qui devoit émouvoir à pitié n'a fait qu'irriter la cupidité des mauvais riches qui d'une misère presque générale voulant se faire une prospérité particulière, et chargeant leurs greniers du poids de grains qu'ils y amassent, pour profiter dans ce temps malheureux de *ces amas d'usure et d'iniquité* au préjudice du repos et de la vie même des hommes aiment mieux réduire tout à l'extrémité que de refuser à leur avarice l'injuste gain qu'elle se propose. Tels sont ces hommes maudits du peuple et de Dieu même, qui cachent et recèlent des blés qu'ils dérobent à la société qui en a besoin, et à la Providence qui demande qu'on les distribue. Tels sont ceux qui, pour s'enrichir, achètent à vil prix et vendent sept fois autant qu'ils ont acheté, rendant par ce commerce frauduleux, la vie des pauvres ennuyeuse et pesante. »

De suite, deux classes de gens se partagèrent les profits. Les professionnels d'abord, les gros, « les blatiers », ceux qui déjà, aux jours d'abondance, trafiquaient du grain, et dont les percherons solides emportaient sur les marchés favorables, les blés confisqués à vil prix. Mais en ce temps de malheur il vont vitement faire école, et, jouxte ceux-ci, et leur servant




Guy Crescent Fagon. — *Médecin de Louis XIV.*
(Gravure de Edelinck, d'après Rigaud).

de rabatteurs, toute une tourbe d'intermédiaires va fleurir. Paysans las des infidélités de la terre, artisans en rupture d'atelier, vont à leur tour tâter du commerce. En période ordinaire, Harcourt, en Normandie, comptait sur son marché cent chevaux de « bladiers ». Ils sont 2.000 en avril 1709, et moins d'une heure suffit pour faire disparaître tout le blé, sous les yeux des pauvres, désespérés. La princesse d'Harcourt écrit à Madame de Maintenon : « Tous les gens qui vont acheter du pain un peu loin le revendent dix fois plus cher qu'ils ne l'ont acheté. Toutes les personnes qui entendent le négoce

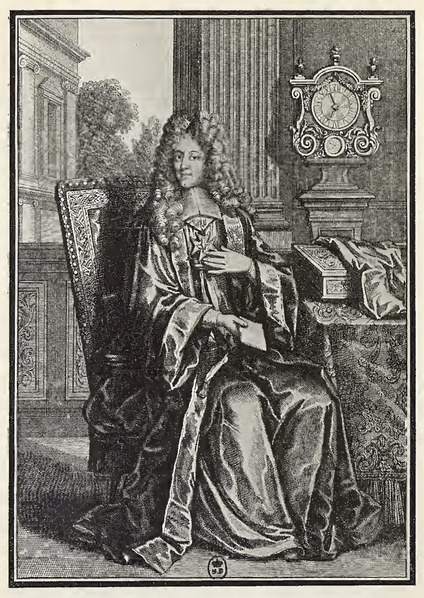
des blés assurent que si aux deux premiers marchés, il ne baisse pas, le boisseau de blé ira à 20 livres et le reste à proportion. »

A côté du cynisme, l'égoïsme. L'autorité royale a réclamé le dénombrement des blés, mais Jacques Bonhomme qui a sué sur le sillon ne veut pas risquer de manquer et renâcle à livrer sa provende. Au dépit du carcan, de la fleur de lys, voire de la hart, il dissimule partout où faire se peut son grain. Et, la nuit, portes closes et l'oreille au guet il fera cuire sa miche.

*
* *

Le ventre de Paris se lasse d'être creux. Et les halles donnent fort à faire au successeur de La Reynie. Il fut à la hauteur des difficiles circonstances. Plusieurs fois d'Argenson courut le risque de sa vie, et sa crâne conduite, souventes fois, en imposa aux harangères déchaînées. Le journal de Dangeau et la correspondance de Madame d'Huxelles lui rendent témoignage. On a d'ailleurs, malgré les besoins pressants des frontières, maintenu vigilante garde à la turbulente capitale. Les Suisses voisinent aux marchés les rutilants uniformes des gardes françaises. Ce qui n'empêchera pas MM. les princes du sang et très huppés personnages d'avoir à compter parfois avec le tumulte des affamés. On s'en tirera en lâchant pistoles et bonnes paroles. Le carrosse de Monseigneur le duc de Bourgogne, porteur de belles dames, sera entouré sur le pont Royal de femmes frénétiques et, pour passer, devra se délier la bourse princière. Lors de l'émeute de Saint-Nicolas-des-Champs, en mai, il faudra faire donner le guet à pied et à cheval. A Caen, Foucauld de Magny, le fils du grand Foucauld, payera de sa place ses prévarications.

Au ton dont parle le peuple les durs d'oreille finiront par entendre. Mais voici que vient du Roi un geste : de sa vaisselle d'or la Monnaie tirera 450.000 francs. C'est un ordre pour les courtisans. Tout l'armorial de France offrira sa vaisselle d'argent, et la riche bourgeoisie suivra l'exemple. M. de Gramont le premier donne le branle. Les mauvaises langues qui ne perdent jamais l'occasion accuseront Madame sa femme d'avoir été l'inspiratrice du projet et « que non seulement elle couche en joue le tabouret mais qu'elle a fait passer des bil-



Monseigneur DE PONTCHARTRAIN. — *Chancelier de France.*

lets de monnoie dont elle a tiré des espèces nouvellement fabriquées ». (Madame d'Huxelles, 9 juin 1709). De tout cela Dangeau tirera la conclusion : « Tout est imitation en France et surtout de cœur et de zèle : en huit jours, il n'y eût per-



Monsieur le Maréchal DE VILLARS.
*Louis Hector, Duc de Villars, Chevalier des Ordres du Roy, Maréchal de France en 1702.*

sonne qui osât montrer de la vaisselle chez soi depuis les princes du sang jusqu'aux bourgeois. Beaucoup de gens qui eurent

l'air de donner s'en firent payer depuis. Le gros des princes fut plus sage et enferma la sienne pour la mieux retrouver après. Le bruit fut plus grand de beaucoup que le secours qu'on en tira et l'éclat qui en retentit dans les pays étrangers fit plus de mal que de bien. » M. de Saint-Simon, lui, approuva fort les princes et se mit à leur école. Il forma, comme il le dit, l'arrière-garde, il envoya à la Monnaie pour un millier de pistoles de sa vieille vaisselle, et fit serrer le reste, en attendant des jours meilleurs... ce qui était aux dimensions de ce bon gouvernement domestique dont il ne fit pas toujours preuve.

⁂

A ces navrances intérieures, il faut ajouter le souci des frontières. Il y a grande liesse au camp des ennemis de la France. Cette fois, c'est bien l'hallali. Et l'on va faire payer cher aux sujets l'orgueil du monarque. Il est bien déchu cependant cet orgueil — naguère si redouté. Le vieux roi ne songe qu'à sauver — au meilleur prix — son pays, et sa constance dans le malheur force le respect. Quand, à ses propositions de paix, Marlborough et la Hollande opposeront les inacceptables conditions que l'on sait, celui qui, selon le mot de Fléchier « s'était lui-même fait la loi », noblement relèvera le défi. Et Voltaire écrira :

« Louis XIV à qui l'on rapporte ces réponses si dures dit en plein conseil : « puisqu'il faut faire la guerre j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfants. » Il se prépara donc à tenter encore la fortune en Flandre. La famine qui désolait les campagnes fut une ressource pour la guerre : ceux qui manquaient de pain se firent soldats : beaucoup de terres restèrent en friche mais on eut une armée. » C'est à Villars que l'on confiera cette dernière carte. Soldats sans pain et sans prêt, officiers sans solde et qui ne peuvent plus empêcher les désertions en masse, recevront la mission suprême de sauvegarder la patrie. Par le crédit des fermiers et des receveurs on trouvera quelque argent pour tromper les impatiences, et l'étincelle du sacrifice, jamais éteinte au cours des âges, embrasera en ces heures tragiques. l'âme des fils de la Gaule. Le destin de la France s'accomplira.

Demain, ce sera Denain !

Docteur Henry CHAUMARTIN.




# LA PASSIFLORINE

EST LE MÉDICAMENT DE LA FEMME

**A LA PUBERTÉ**

**AUX PÉRIODES CATAMÉNIALES**

**A LA GROSSESSE**

**A LA MÉNOPAUSE**

**CHEZ LES FAUSSES UTÉRINES**

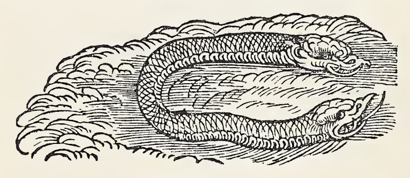
LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE

**G. RÉAUBOURG & Cie**

115, RUE DE PARIS — Docteur en Pharmacie — BOULOGNE-S/-SEINE

# L'AMPHISBÈNE

L'Amphisbène était pour les Anciens un serpent qui possédait deux têtes, une à chaque extrémité, et qui avait ainsi la faculté de marcher soit en avant, soit en arrière. C'était vraisemblablement l'orvet, comme l'a pensé par exemple Du Tillet, le docte et savoureux traducteur de Pline, qui traduit Amphisbena par le nom *Envoye*, synonyme d'Orvet.



AMPHISBÈNE.
*Pline. — Bucher und Schrifften von der Nature* (Francfort 1571)
*Gravure de Joseph Amman.*

Dans son *Livre des Venins* (1568), Jacques Grévin décrit l'amphisbène en ces termes :

« Ce serpent a esté ainsi nommé pour autant qu'il se coule tantost d'un costé et tantost de l'autre, c'est-à-dire en avant et en arrière. Il est grand comme un grand ver de terre, et ne s'amenuise depuis la teste jusqu'à la queue comme les autres, mais il est tout d'une grosseur ainsi que les vers. Ce qui a faict que ceux qui n'ont peu discerner aisément en quel costé estoit la teste, et voyant qu'il alloit tantost d'un costé et tantost d'autre (ainsi que les vaisseaux de mer qui ont double proue) ont pensé qu'il eust deux testes... »

Nicandre, Galien, Aétius, Dioscoride ont parlé de l'Amphisbène. Pline nous a conservé sur lui quelques-unes des superstitions dont pouvait être l'objet un serpent aussi bizarrement conformé.

« Nicandre, écrit-il, dit que portant sur soy une envoye morte, ou sa peau seulement, elle est souveraine aux frissons qui surprennent la personne. Dit d'avantage que l'entortillant à l'entour d'un arbre qu'on veut couper, ceux qui le couperont n'auront point de froid, et si en sera l'arbre plus aisé à couper. ».

Il écrit encore plus loin :

« On dit que si une femme passe sur une vipère, elle posera l'enfant devant le terme ; autant en est-il si elle transmarche ou qu'elle passe sur une envoye, encores qu'elle fust morte. Et neantmoins portant une envoye vive en une boette, elles ne craignent de marcher sur les envoyes mortes. Mesmes on garde les envoyes salées pour aider à la délivrance des femmes en travail d'enfant. Qui plus est, on dit qu'une envoye gardée et sur qui une femme enceinte auroit marché, ne fera aucun mal, pourvu que la femme enceinte luy marche dessus incontinent qu'on l'aura prise. ».



*Pajot, le célèbre accoucheur, avait coutume d'émettre des milliers d'aphorismes sous la forme la plus divertissante. Il fallait l'entendre donner, de son air de pince-sans-rire, cette recommandation qui, de nos jours encore, n'est pas superflue : « Quand un enfant vient de naître, disait-il, mettez-le bien en vue sur une table, jamais sur une chaise. Dans ces moments-là, tout le monde perd la tête. On court, on se heurte, on se bouscule. La sage-femme est toute à la mère. Le père sanglote en disant : Ma pauvre amie, ma pauvre amie... La belle-mère se trouve mal : elle se laisse tomber sur une chaise... Vous pouvez être certain que c'est la chaise sur laquelle on a déposé l'enfant. »*



# LES COEURS INSTABLES

Parmi les anomalies du rythme cardiaque, les tachycardies, dues à une excitation du centre d'automatisme cardiaque (et qui ne se traduisent que par l'accélération simple du rythme du cœur) sont rencontrées de façon banale.

L'effort, la fièvre, l'abus du tabac et du café sont parmi les causes fréquentes de ce trouble.

Mais il est des cas où cette modification du rythme cardiaque est des plus intéressantes. Chez des individus nerveux, hypersensibles, les émotions, la tension d'esprit, la fatigue, ont développé des réflexes émotifs particulièrement violents. Des sensations, des impressions qui chez l'être normal sont simplement enregistrées sans émotion ou avec une réaction émotive minime, sont la cause d'ébranlements nerveux des plus importants.

Tous ces pauvres sujets que la vie moderne accable avec son agitation trépidante, ses bruits, ses chocs, ses inquiétudes morales et physiques, les événements financiers, politiques et autres, le danger, etc... tous ces pauvres sujets sont en proie en permanence à des excitations auxquelles ils réagissent de façon brusque et brutale.

C'est pendant la guerre mondiale qu'a été bien étudié le syndrome le plus fréquemment rencontré de ces tachycardies nerveuses : le cœur irritable que l'on appelait alors le cœur de guerre.

Il s'agit d'un cœur modérément rapide, dit Doumer ; cette tachycardie est en effet hors de proportion avec l'accélération formidable de la maladie de Bouveret. Le cœur bat entre 90 et 120, mais ce qui contribue à caractériser cette tachycardie, c'est qu'elle est très variable d'un moment à l'autre. Comme dans tout cœur normal, l'effort, une digestion pénible, une

émotion accélère le cœur, mais celui-ci sous une influence toute minime, une pensée, une petite contrariété et même spontanément, sans qu'il soit possible de déceler une cause, le cœur s'agite... puis brusquement se produit un ralentissement. Le cœur ne bat jamais à la même fréquence à deux moments consécutifs. La nuit même on peut voir le sujet réveillé par l'apparition de ces symptômes, c'est que ces crises sont sinon douloureuses, tout au moins pénibles. Le cœur qui bat rapidement semble gros dans la poitrine, provoque l'éréthisme vasculaire concordant ; une sensation de serrement au niveau de la gorge, de gonflement du cou est fréquemment accusée. D'autre part, un malaise général envahit en même temps l'organisme. Il semble au malade, dont une fatigue générale subite coupe les jambes, qu'une sorte de danger le menace, que la vie va s'arrêter « c'est au fond, dit Doumer, de l'angoisse au minimum ».

Ce tableau peut être très accusé, le sujet est alors au bord de la syncope, sa force musculaire complètement annihilée, pâle, envahi de sueurs froides, les yeux troubles, la conscience obscurcie. La syncope ne se produit pourtant généralement pas et la crise au bout d'un temps variable commence à diminuer d'intensité, puis tout rentre à peu près dans l'ordre, et le malade fatigué, anxieux, vit dans la crainte d'accidents qui l'ont terrifié.

Ce dernier tableau vraiment d'aspect inquiétant, n'est tout de même pas le plus fréquent et c'est plutôt la forme sans tendance lipothymique qui est ordinairement rencontrée.

Dans cette forme, l'auscultation ne révèle en général aucun symptôme pathologique sauf la précipitation des bruits cardiaques. Pourtant dans un certain nombre de cas, il peut apparaître des souffles extracardiaques qui pourraient faire penser à une lésion de l'orifice mitral, et induire le médecin non prévenu en erreur. Mais l'examen radiologique est complètement normal et doit servir à rassurer le malade.

Rassurer le malade, voilà le premier objet de la thérapeutique à instituer.

Chez de tels sujets souffrant d'une hyperexcitabilité de la fonction émotionnelle (Doumer) d'une endosympathose palpitante ou lipothymique (E. May) le traitement commencera par persuader le malade de l'absence de toute lésion cardiaque.

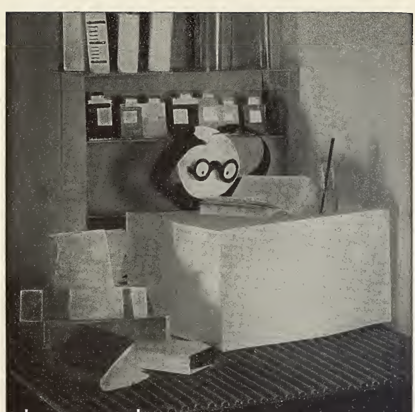
La thérapeutique médicamenteuse devra s'adresser avant tout à des substances d'action douce, éviter la digitale et l'ouabaïne que l'on serait tenté d'administrer pour satisfaire l'angoisse du malade et dont l'action nocive est aussi mauvaise psychiquement, ancrant dans l'esprit de ces inquiets la réalité de troubles organiques et non pas seulement fonctionnels.

On évitera également et l'opium et les barbituriques en s'adressant surtout aux substances phytothérapiques tonicardiaques et neuro-sédatives.

H. Huchard a longuement insisté sur les propriétés tonicardiaques de l'aubépine, étudiées auparavant par un grand nombre d'auteurs américains, action qui peut être utilisée longuement puisqu'il ne se produit pas de phénomène d'intoxication ni d'accumulation, même chez les cardio-rénaux et les néphrétiques. Louis Renon a montré d'autre part que l'aubépine a une action sédative sur le système sympathique, action qui n'est pas limitée au système nerveux du cœur, mais qui s'exerce aussi sur les nerfs des vaisseaux et détermine une action vasodilatatrice indiscutable dans les spasmes vasculaires dus à l'action vasoconstrictive nerveuse.

La Passiflorine qui joint à l'action de l'aubépine, les propriétés neuro-sédatives de la Passiflore et du Saule, sera le médicament de choix puisqu'aucune accoutumance, aucune toxicité ne seront à craindre pour les malades à « cœur instable ».

---



# CUISINE NORMANDE

Les Normands, ces peuplades guerrières et aventureuses qui venaient du Danemark et de la Scandinavie, apparurent dans la riche Neustrie au neuvième siècle. Ils poussèrent leurs invasions au cœur de la France. En 911, Charles le Simple dut livrer la Neustrie à leur chef Rollon, en lui donnant sa fille en mariage. La Neustrie s'appellera désormais la Normandie. Les Normands se firent baptiser, adoptèrent peu à peu les usages du pays, en épousèrent les filles. Les habitants qui avaient émigré, fuyant devant les hordes farouches, revinrent en Normandie quand la paix y renaquit.

Les Normands s'établirent à Naples et en Sicile, Guillaume le Bâtard soumit l'Angleterre. Des luttes sanglantes déchirèrent les deux pays, puis ce fut la guerre de Cent ans. Tantôt française, tantôt anglaise, la Normandie fut définitivement reconquise par Dunois, sous Charles VII.

Vaste verger coupé de gras pâturages, la Normandie est traversée d'un grand nombre de rivières. Les prairies succèdent aux forêts. Des vallons pittoresques où serpentent des ruisseaux à truites ont valu à toute une partie de cette opulente province le surnom charmant de Suisse normande.

Dès qu'elle pénètre en Normandie, la Seine élargit une voie magnifique où se déploient d'émouvants panoramas. Voici Vernon tout habillé de verdure, les Andelys qui connurent tant de sièges et où se dressent les ruines de Château-Gaillard, voici Rouen, capitale normande, qu'on a si justement nommée la ville-musée, voici les ruines éloquentes de Jumièges, de Saint-Wandrille, et enfin le vaste port fondé par François Ier et que Vauban ouvrit aux grands navires, le Havre, la porte océane, l'antichambre de l'Amérique.

Avec son bassin au pétrole, son bassin aux charbons, ses quais au vin, au bois, ses docks flottants, Rouen, à la fois port maritime et port fluvial, est le second port de France. C'est aussi la ville des musées et des églises. Sa cathédrale, commencée au treizième siècle et achevée au quatorzième, avec la dentelle de pierre de sa façade et de ses tours, sa flèche ajourée si hardie, son trésor, ses tapisseries, ses verrières, est un des plus nobles monuments qu'on puisse voir.

Une de ses tours, dénommée la Tour de Beurre, celle de



PETIT ANDELYS
*Peinture de Sabatier (1830). Litho de Bichebois*

droite, la seule, du reste, qui soit achevée, a été bâtie avec le produit des dispenses versées par les fidèles pour manger du beurre en Carême.

C'est dire que voilà un pays où l'on aime le beurre : la cuisine normande en est saturée.

La féconde Normandie est la terre élue du lait, de la crème, du beurre et du fromage.

Ses plats les plus caractéristiques sont les fameuses tripes à la mode de Caen, celles de la Ferté-Macé, qui sont roulées en petits paquets et fortement beurrées, le canard rouennais, détaillé en aiguillettes arrosées du sang de la bête mêlé de beurre fondu, l'oie en daube, farcie de porc, de lard, de foie, de graisse d'oie, d'œufs crus, d'oignons, de pommes, le lapereau à la normande, mouillé de cidre et garni de navets, les œufs à la crème, l'omelette aux crevettes, la sole normande, avec beaucoup de beurre, des écrevisses, des huîtres pochées, des goujons frits, des moules, des champignons remplis de queues de crevettes, la sole dieppoise, vin blanc, cuisson de moules et crème, la sole fécampoise, découpée en filets avec moules, queues de crevettes, sauce crevette, glace de viande, la sole au cidre, l'alose au four...

Citons encore le potage au cresson et à la crème, la soupe à la graisse, enrichie de beaucoup de légumes, la salade cauchoise, pommes de terre et céleri en julienne, vinaigre, citron, jambon coupé menu et beaucoup de crème, les crêpes à la farine de sarrasin.



Servante de Caen

La Normandie produit d'excellente charcuterie, engraisse des bœufs superbes, nourrit dans ses prés salés des moutons exquis, pêche de bons poissons, tant dans ses rivières que sur mer, récolte de beaux fruits et assemble une gamme de fromages de haute qualité : camembert, livarot, pont-l'évêque,

bondon, petit-suisse, gournay, maromme, neufchâtel, rouy... Ils sont plus de vingt !

N'oublions pas dans les douceurs les macarons, les mirlitons (cornets à la crème) et les sucreries de Rouen, les biscuits à l'anis d'Honfleur, les bourdelots (pommes entières cuites dans la pâte), les sablés de Bayeux, de Falaise, de Caen, les gâteaux de Coutances et d'Argentan.

Et voici quatre recettes qui sont bien spécifiquement normandes : les tripes à la mode de Caen, le canard rouennais, la sole du pays de Caux, les bourdelots.

## TRIPES A LA MODE DE CAEN

Vous garnissez le fond d'une marmite en terre de tranches de carottes, d'oignons, d'un bouquet de thym et de laurier, de quelques clous de girofle, de poivre en grains. Vous ajoutez du sel. Ne chargez pas trop en thym ni en laurier. Sur ce lit, vous étalez votre gras-double, coupé en morceaux assez forts, et vous ajoutez des morceaux de pied de bœuf. Puis vous disposez une nouvelle couche de carottes, une couche de gras-double et ainsi de suite jusqu'à ce que la marmite soit pleine. Terminez par les carottes. Alors, vous remplissez le récipient d'eau et vous le fermez hermétiquement. On laisse cuire pendant six à sept heures, et, quand on a découvert la marmite, on fait réduire la sauce. Servir dans des assiettes à réchaud.

Voici une autre manière de faire cuire les tripes : on les prépare comme ci-dessus, on met très peu d'eau ou même pas du tout, mais du beurre, une bonne livre, et autant de graisse fine. On recouvre la marmite de terre d'une feuille de chou, on ferme hermétiquement en mettant un papier gras entre la marmite et le couvercle. Faire cuire au four de boulanger pendant dix ou douze heures. Tenir au chaud jusqu'au moment de servir.

Assiettes très chaudes, à réchaud si possible. Faites de cette façon, les tripes donnent une sauce onctueuse et délicieuse qu'il n'est pas besoin de faire réduire.

## CANARD ROUENNAIS

On étouffe le canard, qui doit être jeune et bien en chair. Ce qui importe surtout, c'est de ne pas répandre le sang. Le canard étouffé ne doit pas attendre plus de deux heures avant d'être mangé, pour la bonne raison qu'il ne se conserve pas. La cuisson est brève : elle dure de quinze à vingt-cinq minutes, selon la grosseur.

On apporte le canard dans la salle à manger. On fait flamber longuement du bon cognac dans un plat de métal. Dans



Cauchoise de Saint-Valéry

un pressoir spécial de nickel, on jette la carcasse et ce qui reste du canard préalablement découpé et on mélange tout le sang qui coule du pressoir à l'alcool bouillant. Remuez sans cesse avec une fourchette pour bien mélanger les liqui-

des, puis ajoutez un gros morceau de beurre. Quand il est fondu à la chaleur entretenue par le réchaud, on assaisonne fortement de poivre, on place les morceaux de canard en pleine sauce et l'on sert.

## SOLE A LA MODE DU PAYS DE CAUX

Prendre une sole bien épaisse ; après l'avoir préparée, la mettre dans un plat, la couvrir de petits morceaux de beurre, ajouter sel, poivre, thym, laurier, arroser le tout de bon cidre.

Mettre au four pendant trente minutes en ayant soin d'arroser de temps en temps le poisson avec la sauce, tenir ensuite au chaud au bain-marie.

Egoutter toute la cuisson dans une sauteuse et faire réduire en plein feu d'une façon complète.

Retirer alors la casserole du fourneau et incorporer à cette réduction des petits morceaux de beurre en remuant avec un fouet jusqu'à ce que l'on ait suffisamment de sauce. Passer dans une mousseline. Dresser la sole sur un plat chaud, passer au four pour réchauffer et napper avec la sauce. Garnir tout le plat autour du poisson avec de belles écrevisses troussées, des fleurons de pâtisserie en pâte feuilletée, des huîtres pochées, des goujons frits, des champignons blanchis remplis de queues de crevettes, des moules, etc.

## LES BOURDELOTS

Pour douze bourdelots, prenez une livre de farine, une demi-livre de beurre, un œuf, un quart de verre d'eau, deux pincées de sel fin.



PÊCHEUR DE DIEPPE

Faites un trou au milieu de la farine, mettez-y l'œuf, le beurre, le sel et l'eau. Mélangez, pétrissez et étendez cette pâte avec le rouleau à pâtisserie. Coupez douze morceaux minces comme un décime, et enveloppez dedans une pomme pelée ou non. Colorez avec un peu de jaune d'œuf étendu d'eau et placez sur une tôle que vous enfournez pendant une demi-heure à four moyen.

La Normandie ne produit

pas de vin ou du moins en produit fort peu. L'Eure en donne, selon les années, de quarante à quatre-vingts hectolitres. C'est insignifiant. Mais il n'en était pas comme cela jadis. On trouvait d'excellents vins dans le diocèse de Rouen : vins d'Oissel, de Freneuse, de Watteville, d'Etretat, de Saint-Valery, de Fécamp, de Gournay.

La boisson nationale de la Normandie, c'est le cidre, « boisson diurétique par excellence, écrit André Robine. Normand et fin gourmet, mais malheureusement il est méconnu parce que son usage n'est pas assez répandu ».

Un bon cidre, dit-on en Normandie, « doit être droit en goût, bien gouleyant et suffisamment justificatif ».

Il y a des crus de cidre comme il y a des crus de vin. Citons le Roumois, les cidres du pays de Caux, de la vallée de la Touques, d'Orbec, de Vimoutiers, et ceux de Gacé et de Domfront, de Néfreville et surtout de Thury-Harcourt.

Et l'on fait avec la pomme un très bel alcool, le calvados.

Terminons cette étude sur la Normandie gourmande par quelques adresses de restaurants sympathiques, par nous-même éprouvés.

A Villerville, une maison de premier ordre, Mahu, à l'*Hôtel des Parisiens*. Crevettes et moules à la crème exquise, délicieux homard flambé.

A Saint-Martin-aux-Chartrains, à huit kilomètres de Deauville, Marcel Dorin, qui avait fait du *Bœuf à la Mode* une des meilleures maisons de Paris, dirige l'*Auberge de la Truite*, agrémentée d'un jardin de curé traversé d'un cours d'eau poissonneux. Ses truites à la crème et son poulet rôti.

A Rouen, allez au *Parc de Courseulles* pour les produits de la mer, place du Vieux-Marché, et au *Restaurant de la Cathédrale*, rue des Carmes, pour le canard.

Au Havre, le *Filet de Sole*, 108, rue de Paris, fait une cuisine soignée. La *Grosse Tonne*, rue des Galions, est réputée pour ses poissons.

A Trouville, le *Petit Normandy*, en face de la grande jetée : excellente sole normande. A Deauville, le *Restaurant de Mademoiselle Coquillat*, place Morny, sert des moules et des poissons bien accommodés.

A Grandcamp, au *Grand-Hôtel*, Madame Crampon est un beau cordon bleu.

A Evreux, l'*Hôtellerie du Grand-Cerf*, à Caen, les tripes et le caneton de *Pépin-Chandivert*, boulevard des Alliés. A Lisieux, l'*Auberge de la Couronne* est tenue par le frère de Mélanie Rouat, le grand cordon bleu de Riec-sur-Belon : il fait un homard à la crème et des palourdes farcies qui valent le voyage.

Gaston DERYS,
*Membre de l'Académie des Gastronomes.*

# TROIS GRAVURES D'ALBERT DÜRER

Trois gravures sur acier — qui sont en même temps que ses chefs-d'œuvre les chefs-d'œuvre de la gravure allemande — résument admirablement les trois aspects, surnaturel, philosophique, pittoresque, du talent d'Albert Dürer : *Le Chevalier, la Mort et le Diable* (1513), *La Mélancolie* (1514) et le *Saint-Jérôme* (1514).

Ces trois gravures, célèbres entre toutes, ont sollicité depuis longtemps la sagacité des commentateurs. Quelle est leur signification exacte ? Et forment-elles, comme on l'a crû longtemps, un tout lié par une pensée commune, une véritable trilogie ?

*
* *

La première de ces trois gravures, Dürer, dans son *Journal*, l'appelle brièvement le *Cavalier*. Mais elle est tout autre chose que la représentation d'un homme à cheval ; et le maître, en la gravant, s'est assigné un tout autre but.

Un vieux chevalier, bardé de fer, monté sur un cheval jeune et vigoureux, tenant sa lance appuyée contre son épaule, chemine le long d'un chemin creux. Soudain, la Mort pousse en avant son cheval fourbu, comme pour lui barrer la route. Elle tient à la main un sablier ; son front est ceint d'une couronne à dents de fer autour de laquelle s'enroulent des serpents. Derrière le vieux chevalier, qu'accompagne son chien fidèle, le Diable apparaît sous la forme la plus grotesque : pattes et oreilles d'âne, groin de porc, barbe de bouc, crête de coq, cornes de bœuf, ailes de chauve-souris. Cependant, impassible et raide dans son armure, le vieux chevalier poursuit sa route avec une inébranlable tranquillité.

*
* *

*La Mélancolie* est un ange à figure de femme, d'une impassible beauté ; drapée dans une robe à longs plis, elle est assise et rêve, la joue appuyée sur un de ses poings fermés. Sa main droite tient un compas ouvert ; à sa ceinture pend un trousseau de clefs. Sur le mur sont accrochés une balance, un cadran solaire et un sablier, une cloche, un carré dont chacune des seize cases contient un nombre (1). Une échelle

(1) La somme de ces nombres égale toujours 34, qu'on les additionne verticalement, horizontalement ou suivant les deux diagonales.

se dresse vers le ciel. Sur le sol gisent une sphère, une règle, un rabot, une scie, des clous. Juché sur une meule, un enfant énigmatique, à l'air endormi, tient un livre et un stylet. Au fond, par une échappée, on aperçoit l'océan et, dans un ciel strié par les rayons du soleil, une chauve-souris aux ailes largement déployées qui porte une banderole où sont écrits les mots : « MELENCOLIA. I » : c'est-à-dire « Mélancolie, disparais ».

*
* *

Comme la Mélancolie, le *Saint Jérôme dans sa cellule* a été gravé en 1514. Ici, le surnaturel et le philosophique font place au pittoresque. Dans son *Journal*, Dürer écrit : « Jérôme à la maison ». Et c'est bien plutôt dans une chambre ensoleillée, et non dans une froide cellule, que le pieux vieillard, écrivant sous l'inspiration divine, poursuit son paisible labeur. Cette chambre où le soleil pénètre par deux fenêtres, n'est-ce pas l'atelier même du graveur, avec ses meubles et ses objets familiers ? Au premier plan, le lion et un renard dorment couchés sur le plancher. Dans l'entablement de la fenêtre un crâne rappelle au chrétien qu'il doit à tout instant se préparer à mourir.

*
* *

Dans la gravure du *Chevalier* on remarque, à gauche, une tablette, surmontée d'une tête de mort, où se trouvent gravées, avec le chiffre de Dürer, la lettre S et la date 1513.

Cette lettre S a suscité différentes explications du sujet que Dürer a voulu représenter sur cette estampe.

On croyait, écrit Passavant dans son *Peintre-Graveur*, qu'elle représentait le chevalier François von Sickingen, un des plus courageux barons de son siècle qui ne craignait ni la mort ni le diable... Jean Haner, de Nuremberg, la décrit dans son catalogue : « Chevalier fantôme, avec un chien, dans une forêt », et remarque à ce sujet : « Philippe Rinck était un Einspenniger (homme d'armes à cheval ou huissier du conseil) de Nuremberg qui s'étant égaré la nuit eut la rencontre de cette apparition ».

On doit, ajoute Passavant, révoquer en doute ces opinions, d'autant que le portrait n'est pas celui de François de Sickingen, comme le prouve une gravure de Jérôme Hopfer.

D'autres commentateurs ont prétendu que cet S signifiait le Sanguin et que les trois gravures dont nous nous occupons représentaient trois tempéraments. M. Paul Weber, dans une étude critique très fouillée, parue en 1900 (1), a fait définitivement justice de cette hypothèse.

(1) Paul WEBER. — *Beitraege zu Dürers Weltanschauung. Eine Studie über die drei Stiche « Ritter, Tod und Teufel », « Melancholie » und « Hieronymus in Gehäus »*. Strasbourg, 1900.



A. Dürer. — Le Cheval de la Mort

Pourquoi, remarque-t-il, trois tempéraments, et non pas quatre ? Et en quoi saint Jérôme représente-t-il le Phlegmatique ?

D'ailleurs, il ne semble pas que ces trois feuilles forment une trilogie conçue d'ensemble et inséparable. M. Weber fait remarquer que Dürer donne ou vend le *Chevalier* toujours isolément, la *Mélancolie* et le *Saint Jérôme* toujours deux à deux. Ainsi donc les trois œuvres ne formaient pas un tout indis-

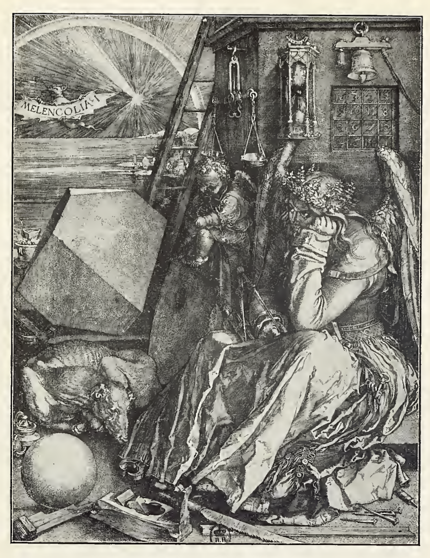
soluble; mais les deux dernières ne se séparaient pas : c'étaient bien deux pendants qui formaient antithèse.

Si le *Chevalier* ne représente pas le *Sanguineus*, que représente-t-il donc au juste ? Cette silencieuse chevauchée au crépuscule d'un chevalier qui, engagé dans un défilé rocheux, voit surgir à ses côtés de sinistres apparitions, et qui, sourd à toute crainte, continue sa route avec une inébranlable tranquillité, est une leçon de stoïque fermeté. L'idée du chevalier chrétien qui, armé de sa volonté droite et pure, doit triompher du Diable et de la Mort, est une conception mystique que la prédication et le livre avaient, bien avant Dürer, rendue populaire. Elle avait déjà été incarnée par l'image. Le mérite de Dürer, c'est, la traduisant à nouveau, de l'avoir exprimée dans une forme impeccable.

***

Pour la *Mélancolie* et le *Saint-Jérôme*, M. Weber aboutit à des conclusions non moins probantes.

« Les deux gravures sont bien des pendants et forment antithèse. Autant l'une est sombre d'expression et baignée d'une inquiétante pénombre, autant l'autre est limpide, ensoleillée, sereine. Ce contraste voulu figure l'opposition classique, acceptée par tout le moyen âge, depuis Isidore de Séville et Rhabanus Morus, jusqu'aux plus récents écrivains, comme Reisch, dans sa *Margarita Philosophica*, entre la Science humaine (litteræ humanæ) qui laisse l'esprit inquiet et vide et la Science divine (litteræ divinæ) qui remplit l'âme et la contente. Dans les attributs entassés autour de l'Esprit aux ailes d'aigle qui médite, si tristement accoudé, M. Weber retrouve les symboles des arts intellectuels et mécaniques, selon la division traditionnelle. Cette figure elle-même est bien la mélancolie dans le sens moderne du mot ; elle porte une couronne de douce-amère, symbole des âmes solitaires et blessées. Des citations prouvent clairement que le mot avait déjà alors le sens moral que nous lui donnons aujourd'hui. Enfin, Dürer lui-même a exprimé plus d'une fois le sentiment douloureux de notre impuissance à savoir. M. Weber cite le passage connu : « Par un penchant inné de notre nature, nous voudrions beaucoup savoir et posséder la vérité sur toutes choses. Mais notre intelligence obtuse ne peut atteindre la perfection de l'art, de la vérité ni de la sagesse ». Il aurait pu citer encore cet autre : « Le mensonge est au fond de nos connaissances, et les ténèbres nous enveloppent si impitoyablement que, même en tâtonnant, nous bronchons à chaque pas. » C'est bien dans le sens d'un Faust et d'un Pascal qu'il faut interpréter sa plus haute pensée. Pourtant Dürer n'est pas un scolastique. Lui, l'homme d'action et d'invention, amoureux de toute science et ferme partisan de Luther, ne s'incline pas devant le Passé. Mais, à




A. Dürer. — La Mélancolie

cette date, avant les paroles libératrices, dans la fermentation qui précède la Réforme, les âmes les plus hautes vivent dans le doute et l'angoisse. Aux déboires d'une science qui risque d'éloigner de Dieu, on oppose la sérénité du saint qui s'est donné tout à Dieu, non, comme l'a cru Thausing, l'humanisme aristocratique d'un Erasme, mais l'activité féconde et bénie du traducteur de la Bible, de celui qui s'était fait un crime d'avoir trop aimé les Lettres humaines. Ainsi replacées dans l'atmosphère intellectuelle et morale de l'époque. ces



A. Dürer. — Saint Jérôme dans sa cellule

deux œuvres s'éclairent d'une lumière nouvelle. Ce qu'elles ont de traditionnel ne les diminue pas, au contraire. On apprécie mieux la force du génie qui a su condenser en formules si lumineuses tant de pensées accumulées » (1).

(1) M. Hamel. — *Les derniers travaux sur Albert Dürer*. Gazette des Beaux Arts, Janvier 1903.

*
* *

Michelet a vu dans la gravure de Dürer l'angoisse de la pensée moderne à peine dégagée des traditions cherchant dans la science commençante un appui que celle-ci ne pouvait lui donner encore. Et il lui a consacré une page saisissante dont nous voulons, en terminant, reproduire ce passage :

« Dans l'ombre humide des grands murs que la ville de Nuremberg venait de se bâtir contre les brigands et les princes, vivait et travaillait l'homme en qui fut la conscience profonde de ce pays de conscience, le grand ouvrier Albert Dürer.

Ce pauvre homme, très malheureux en ménage, ne gagnant pas assez pour apaiser sa ménagère acariâtre, avait un foyer trouble (à l'image de la patrie), sans consolation intérieure : Melancolia !

Vingt fois, cent fois, sur toile, sur bois, sur cuivre, insatiablement, il peignit, grava sa tristesse et celle du temps, dans les formes légendaires de la Passion : le Christ vendu des Juifs, mais les chrétiens sont pires ; le Christ frappé des Turcs, il l'est encore plus par les siens. Il variait ce thème à l'infini, sans satisfaire son cœur, impuissant et vaincu par les réalités, dans cette lutte laborieuse : Melancolia !

Enfin, dans un grand jour, échappant aux formes connues, et, par un effort stoïcien, faisant appel au moi, sans appui du passé, il grava d'un acier vainqueur le génie de la Renaissance, l'ange de la science et de l'art, couronné de laurier. Il l'entoura de ses puissants calculs, lui mit le compas dans la main, et autour, toutes les puissances d'industrie, la balance et la lampe, le marteau, la scie, le rabot, les clous et les tenailles, des travaux commencés. Rien n'y manque, pas même les essais botaniques, en petits vases ; pas même les travaux de l'anatomie : une bête morte attend le scalpel. Ce n'est plus là l'atelier fantastique du magicien, de l'alchimiste, qui ne donnait rien que fumée. Non, ici, tout est sérieux, formidablement vrai ; c'est le laboratoire où la science est puissante, où chaque coup qu'elle frappe est une immortelle étincelle qui ne s'éteindra plus et reste un flambeau pour le monde. »

# USAGE DES COMPRIMÉS

DE

# NÉO-PASSIFLORINE

**La Passiflorine liquide reste toujours la grande synergie médicamenteuse** à actions parallèles des insomniaques, des anxieux, des angoissés et des innombrables manifestations de l'éréthisme des systèmes sympathique et parasympathique, se répercutant ou accompagnant des troubles de l'appareil digestif, de l'appareil cardiovasculaire, de l'appareil génito-urinaire de l'homme et surtout de la femme.

A côté de cette médication symptomatique, la recherche des épines irritatives et des causes pathologiques permettant de traiter suivant les cas le tube digestif, les organes génito-urinaires, les déficiences endocriniennes, les intoxications exogènes ou endogènes ; la suppression des surmenages de tout ordre ; l'installation d'une vie calme, régulière et d'une alimentation peu toxique suffiront le plus souvent pour rétablir définitivement l'équilibre vago-sympathique des malades.

Mais dans les cas rebelles ou lorsqu'interviennent des causes profondes : troubles du métabolisme du calcium, modifications humorales, phénomènes anaphylactiques, déficience hépatique, etc..., chaque fois en somme qu'il faudra modifier le terrain et installer une médication à la fois symptomatique et causale, **les comprimés de Néo-Passiflorine** trouveront leur emploi et ils seront une association médicamenteuse constituant un remède complet.

Les comprimés de **Néo-Passiflorine** réalisent en effet cette thérapeutique symptomatique et causale.

**1° En agissant sur les symptômes** vago-sympathiques (Passiflore, sédatif de l'excitabilité sympathique et de l'excitabilité

vagale. Crataegus, sédatif de l'excitabilité sympathique. Saule, sédatif du vague).

2° En amenant une modification ionique par l'introduction de l'ion calcium et sa fixation par la vitamine D.

3° En modifiant l'équilibre humoral par la peptonothérapie.

4° En activant la fonction antitoxique du foie.

Les comprimés de **Néo-Passiflorine** sont le médicament des nombreux syndromes vago-sympathiques d'origine obscure, en particulier des syndromes de neurotonie imbriquée à prédominance variable qui sont des phénomènes pathologiques secondaires.

Ces données étendent d'ailleurs le champ d'action du médicament.

**A côté, en effet, des grandes indications de la Passiflorine que nous rappelons :**

- **Insomnie nerveuse.**
- **Etats neuropathiques** : anxiété, angoisse, neurasthénie, troubles de l'hyperémotivité, surmenage intellectuel, etc...
- **Troubles vago-sympathiques de la vie génitale** : à la puberté, aux périodes cataméniales, à la grossesse, à la ménopause, chez les fausses utérines.
- **Troubles vago-sympathiques de l'appareil cardio-vasculaire** (Tachycardie, palpitations, angoisses précordiales, hypertension, spasmes vasculaires, etc...)
- **Déséquilibre d'origine endocrinienne** : Troubles surrénaliens et thyroïdiens, maladie de Basedow, troubles ovariens et pluriglandulaires.

## On peut ajouter :

- **Affections intestinales :** aérophagie, dyspepsie nerveuse, poussées colitiques.
- **Accidents cutanés.**
- **Manifestations anaphylactiques.**
- **Etat congestif des muqueuses respiratoires :** coryza spasmodique, asthme, spasmes vaso-pulmonaires.
- **Affections hépatiques diverses :** angiocholites, ictère émotif, petit hépatisme de GLÉNARD, psychasthénie avec troubles hépatiques.
- **Troubles divers :** mal de mer, vomissements de la grossesse, etc...

## Dose Moyenne

2 comprimés avant
chaque repas
midi et soir.

Prix : 20 francs



# BIBLIOGRAPHIE SUCCINCTE

1. L. BRULL. — Notions générales de thérapeutique phospho-calcique à la lumière des données de l'expérimentation.
Scalpel, 13 mars 1937.

2. J. DECOURT. — Hyperémotivité anxieuse et spasmophilie. Action thérapeutique de l'Ergostérol irradié.
Bull. Soc. Thérap., 8 mars 1932.

3. J. DECOURT. — Les indications du calcium et des agents fixateurs ou mobilisateurs du calcium dans les états d'hyperémotivité anxieuse.
Paris Médical, 1er décembre 1934.

4. J. LABOUCARIE et P. VALDIGNIE. — Traitement des états anxieux par la parathyroïde.
Toulouse Médical, 1er mai 1935.

5. A. LARDEYRET. — La Calcithérapie en art vétérinaire.
Bull. Soc. Sc. vét. de Lyon, mars-avril 1936.

6. E. MAY et H. GALLET. — Le traitement des endosympathoses d'origine non endocrinienne.
24e Congrès de Médecine, 1937.

7. H. MAMOU. — La forme gastrique de la spasmophilie de l'adulte.
Journal de Méd. et de Chir. Pratiques, 25 décembre 1935.

8. Pr N. PENK. — Les spasmes viscéraux et l'équilibre humoral.
Soc. Thérap., 9 octobre 1935.

---

LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. Réaubourg & Cie
115, RUE DE PARIS BOULOGNE-SUR-SEINE

Léon Ullmann, Paris



LABORATOIRES DE LA PASSIFLORINE
G. REAUBOURG & C^{ie}
115, Rue de Paris, BOULOGNE-S/SEINE